
BOÎTE CHORÉGRAPHIQUE LES CHOSES DERNIÈRES

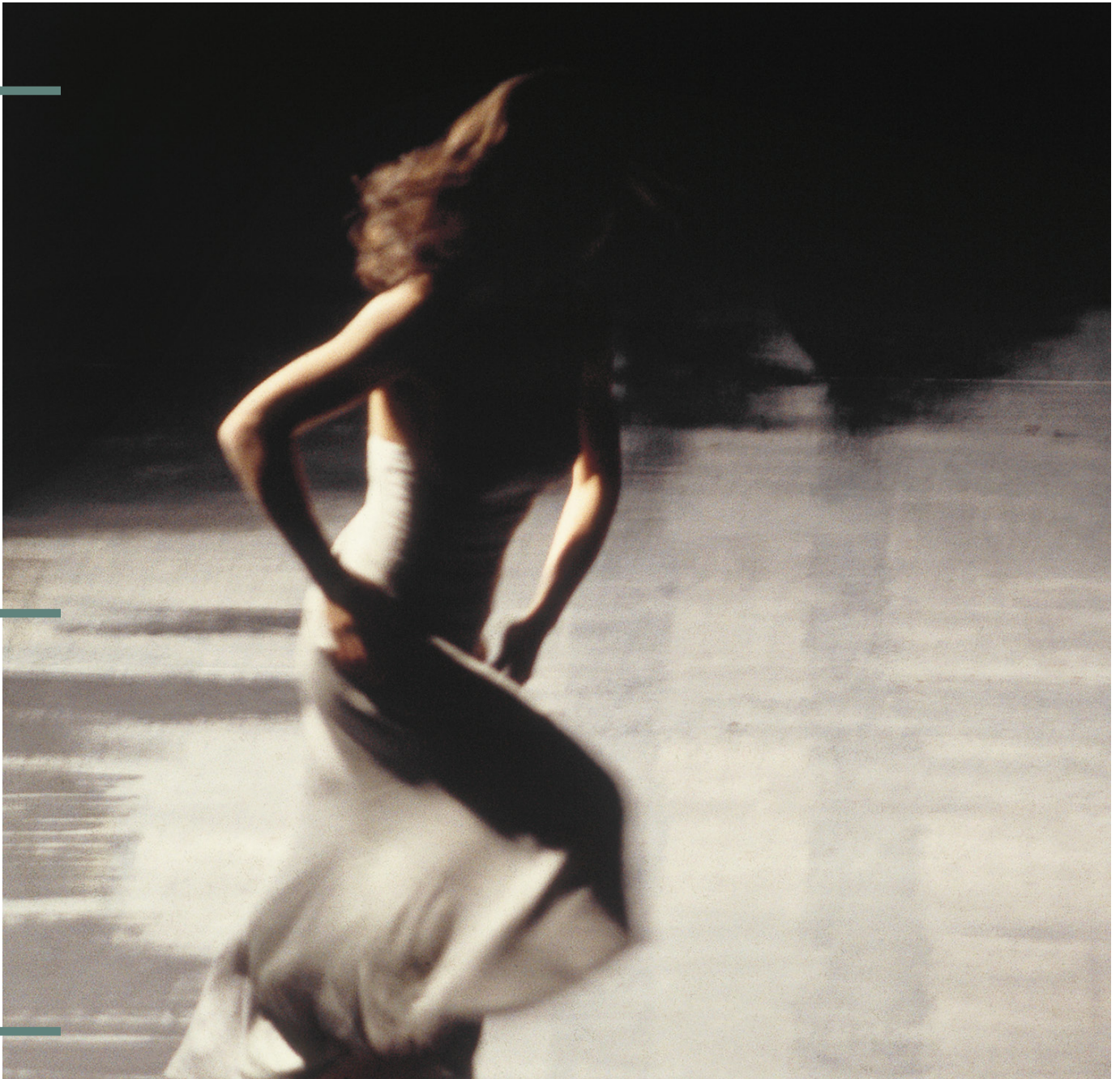
Fondation Jean-Pierre Perreault

Une œuvre de Lucie Grégoire



BOÎTE CHORÉGRAPHIQUE LES CHOSES DERNIÈRES

Fondation Jean-Pierre Perreault



Une œuvre chorégraphique de Lucie Grégoire
Création originale, 1994 – récréation, 2016

7. REVUE DE PRESSE



Isabelle Poirier. Photo : Angelo Barsetti, 2016

Table des matières

—	Chorégraphie originale (1994)	5
	Sylvie Massicotte, « Lucie Grégoire – <i>Les Choses dernières</i> », <i>Agora danse</i> (périodique de l’Agora de la danse), n° 1, mars 1994, Montréal	5
	Sara Porter, « Light traveller », <i>Montreal Mirror</i> , 21 au 28 avril 1994, Montréal	6
	Manon Richard, « Voyage au fond de la nuit », <i>Voir</i> , 21 au 27 avril 1994, Montréal	7
	Anne-Marie Lecomte, « Lucie Grégoire clôt un cycle avec <i>Les Choses dernières</i> », <i>La Presse</i> , 23 avril 1994, Montréal	8
	Valérie Lehmann, « Lucie en état d’urgence », <i>Le Devoir</i> , 27 avril 1994, Montréal	9
	Alana Ronald, « Intensity, integrity, individuality », <i>The Downtown Experience</i> , 28 avril 1994, Montréal	10
	Anne-Marie Lecomte, « <i>Les Choses dernières</i> – Pour les sens et pour l’intelligence », <i>La Presse</i> , 29 avril 1994, Montréal	11
	Susan Walker, « Physical Feast spans dance, theatre », <i>The Toronto Star</i> , 23 février 1995, Toronto	12
	Paula Citron, « Dance festival lands in a fine space », <i>The Toronto Star</i> , 24 février 1995, Toronto	13
	Valérie Lehmann, « Elles dansent avec les femmes », <i>Le Devoir</i> , 8 mars 1995, Montréal	14
	Solange Lévesque, « Un solo né d’un personnage : entretien avec Lucie Grégoire », <i>JEU : revue de théâtre</i> , n° 75, 1995, Montréal	15
—	Reprise (2006)	20
	Mélissa Pietracupa, « Personnalité multiple », <i>Voir</i> , 27 avril 2006, Montréal	20
	Frédérique Doyon, « Voyage dans le temps et l’espace », <i>Le Devoir</i> , 29 avril 2006, Montréal	21
	« Rétrospective », <i>Le Devoir</i> , 5 mai 2006, Montréal	22
	Stéphanie Brody, « Une traversée houleuse », <i>La Presse</i> , 5 mai 2006, Montréal	24
—	Recréation (2016)	25
	Mélanie Carpentier, « <i>Les Choses dernières</i> : dans les pas de Lucie Grégoire », <i>JEU : revue de théâtre</i> , 22 février 2016, Montréal	25
	Nathalie de Han, « <i>Les Choses dernières</i> : [re]création », <i>DFDanse</i> , 7 mars 2016, Montréal	26
	Mélanie Carpentier, « Se métamorphoser pour mieux survivre », <i>Le Devoir</i> , 11 mars 2016, Montréal	28
	Robert St-Amour, « Sur mes pas en danse : Touché par <i>Les Choses dernières</i> », <i>Sur les pas du spectateur</i> [blogue], 11 mars 2016, Montréal	30
	Raphaëlle Occhietti, « Le voyage d’Isabelle Poirier. <i>Les Choses dernières</i> , de Lucie Grégoire », <i>The Art & Opera Review</i> , 17 mars 2016, Montréal	31
	Jessica Perry, « Quand le corps remplace les mots », <i>DFDanse</i> , 17 mars 2016, Montréal	33

— Chorégraphie originale (1994)

Sylvie Massicotte, « Lucie Grégoire – *Les Choses dernières* », *Agora danse* (périodique de l'Agora de la danse), n° 1, mars 1994, Montréal

Lucie Grégoire — *Les choses dernières*

Sylvie Massicotte

Lucie Grégoire, chorégraphe et interprète, présentera à l'Agora de la danse le solo *Les choses dernières*, du 27 avril au 1er mai prochain. À New York, de 1976 à 1979, elle côtoie les artistes les plus novateurs du courant postmoderne américain. En France, de 1979 à 1981, elle danse avec la compagnie Kilina Cremona. Elle séjourne au Japon en 1985, puis dans le Grand Nord à la fin des années quatre-vingt. Elle chorégraphie depuis plus d'une douzaine d'années.

Ses mains bougent, glissent sur la table de bois, s'arrêtent. Toc. Deux démarcations. Des frontières qu'elle pose avec les mains, en parlant. Des frontières mouvantes tout à coup: «L'espace est infini...». Ses mains voyagent sur la table pendant qu'elle me parle de ses séjours à New York, en France, au Japon et dans le Grand Nord. Lucie Grégoire éprouve une fascination pour le voyage, «la découverte de soi-même en dehors du quotidien». Une quête, une recherche de l'inconnu, on peut lire tout cela entre les lignes aussi, entre les phrases de mouvement que l'on retrouve dans ses chorégraphies. «Je me sens un peu comme un étranger, ou plutôt comme une passagère.»

La chorégraphe a plus de dix créations derrière elle. Des œuvres pour plusieurs danseurs, puis ses deux dernières pièces, *Absolut* (1990) et *Vers le haut pays* (1992), dans lesquelles elle est seule à danser. Des solos impliquants, des voyages solitaires qui s'imposent jusque dans sa vie privée. D'ailleurs, où est la frontière? Ses mains caressent le bois de la table, elle regarde ses doigts blancs qu'elle fait mouvoir en expliquant: «Il y a de moins en moins de distance entre la création et ma vie personnelle. C'est de plus en plus troublant de m'en rendre compte...». Et la main sur la poitrine: «Est-ce la création qui gère ma vie? Où est-ce que ça va me mener? Je ne pourrais pas travailler sur Anna Blume si ma vie était différente...»

Anna Blume est un personnage de roman, celui de l'écrivain Paul Auster. La chorégraphe découvre *Le voyage d'Anna Blume* alors qu'elle vient tout juste de terminer sa pièce *Vers le haut pays*. Elle en lit quelques pages, mais doit s'arrêter tellement elle est saisie par cette lecture. «C'était comme si Anna Blume avait déjà été présente, par moments, dans mes deux dernières chorégraphies. Je lisais et j'éprouvais un malaise physique. C'était tellement étrange...» Ce n'est qu'un an plus tard qu'elle relit le livre avant de se rendre à son studio de répétition. Ce lieu l'attire, elle sent toujours l'obligation d'y aller, qu'elle ait ou non du pain sur la planche, prétextant «une envie de bouger un peu». Elle y travaille généralement sans musique, dans un silence total, afin de sentir son rythme intérieur. C'est là qu'elle a commencé à émerger le personnage

d'Anna Blume. Après quelques mois de travail solitaire, elle sélectionne des séries de mouvements qui constitueront son matériau de base pour le canevas. Au début, le personnage du roman lui sert plutôt de déclencheur, mais plus elle avance, plus le lien se resserre entre la danseuse et la protagoniste du livre. «Je crois qu'on peut voir Anna Blume dans cette création. Il s'agit d'une femme courageuse. Si elle tombe, c'est fini, alors elle résiste, toujours droite, luttant pour ne pas tomber et pour aller jusqu'au bout... C'est un spectacle très exigeant sur le plan émotif et énergétique, surtout qu'Anna Blume... c'est un peu moi, au fond.»

Pour bien rendre à terme une œuvre aussi prenante, Lucie Grégoire a recours à une conseillère artistique, Dodik, qui agit comme regard extérieur tout au long de la production. «Mes conseillères sont toujours des femmes. Je dois leur accorder toute ma confiance puisqu'elles observent et commentent les solos que moi-même je ne verrai jamais (en vidéo, bien sûr, mais la vidéo, c'est très réducteur...). La vision de mes collaboratrices finit toujours par s'intégrer à mes pièces. Cela exige une sorte d'abandon qui n'a lieu que dans la confiance.» Un autre regard l'accompagne aussi, quelque part au devant. Celui de l'écrivain Paul Auster

qu'elle a rencontré à quelques reprises. Lui-même dit avoir été habité par la voix d'Anna Blume pendant plus de dix ans...

En janvier, Lucie Grégoire est en résidence à l'Agora de la danse. «C'est très intéressant que cela puisse se faire. Nous pouvons perfectionner les éclairages pendant deux semaines! Les éclairages faisaient partie intégrante de *Vers le haut pays*, sa dernière création dans laquelle ils constituaient presque un deuxième personnage. Seront-ils aussi importants dans *Les choses dernières*? «Quand j'ai lu le livre de Paul Auster, je visualisais l'histoire en noir et blanc! Je suis très influencée par la photographie, et le cinéma surtout. L'éclairage est capital dans cette création puisque je souhaite une utilisation du noir et blanc, comme au cinéma. Mon corps devra constamment émerger du noir. La lumière naîtra de mon corps. On ne saisira pas d'environnement. Le plancher sera peint, comme une image photographique quand le grain est très éclaté. Je danserai donc sur une texture photographique où il y aura des modulations, dans des tons de gris. Il ne s'agira pas d'images cependant. Ce sera *dépoillé*, mais pas dans le sens de *paucité*... Je cherche seulement à éliminer le superflu.» C'est le point de départ qui est donné à l'éclairagiste Alain Lortie. Le reste est à faire.

Lucie Grégoire. *Les choses dernières*.
Photo : Angelo Barsetti.



Et la musique? Dans *Absolut* un saxophoniste et un violoniste partageaient la scène avec la danseuse. «La musique est pour moi une sorte de matrice... Nous ne sommes pas extérieures l'une à l'autre. Elle a son autonomie, mais nous allons dans la même direction. Dans *Les choses dernières* il y a une sorte d'urgence, quelque chose d'apocalyptique qui doit transparaître, mais il faut que la musique ait une légère distance avec la danse. Si les deux vont trop dans le même sens, elles risquent de s'annuler. C'est le compositeur Robert M. Lepage qui aura à relever le défi. Je ne construis jamais une danse à partir d'une musique déjà faite. Mais il arrive cependant que j'utilise des pièces musicales, comme déclencheur, quand je travaille en studio et que le silence ne suffit plus à trouver mon rythme intérieur. Cela peut être n'importe quoi... Un jour, juste pour m'aider à démarrer, j'ai mis une chanson de Michael Jackson.»

Les voyages agissent-ils aussi comme déclencheurs? La chorégraphe qui s'est rendue dans le Grand Nord avant de créer *Vers le haut pays* paraît-elle dans le but précis d'y trouver l'inspiration? Elle rétorque que non. «Je voyage sans penser spécialement à la danse. L'inspiration s'inscrit dans mon corps. C'est mon corps qui va me révéler ce que j'ai emmagasiné au cours de mes voyages. Tout se passe dans mon studio de répétition. Comme dans l'atelier du peintre qui se tient devant sa toile, sauf que... je suis moi-même dans la toile...! Il y a à quelques mois, Lucie Grégoire rendait visite à une amie qui venait d'accoucher. Le nouveau-né a esquissé un geste qui l'a troublée. Le lendemain, en studio, le même geste a ressurgi, donnant lieu à une série de mouvements, des séquences évoquant des femmes âgées comme on en trouvait dans les hôpitaux psychiatriques au 19^e siècle. «Tous les aspects de la vie s'imprègnent, réapparaissent, ne serait-ce que le mouvement des feuilles, celui des nuages... Tout cela s'intègre au corps. La danse, c'est tout. Tout ce qui est mouvement, mais il s'agit aussi d'une amplification de l'énergie. C'est l'énergie qui donne une autre dimension à un geste du quotidien.»

Beaucoup de métier. Autant d'exigence. Elle refuse la facilité. En même temps, elle n'est pas sans se soucier du rapport avec le public, la théâtralité de ses pièces va dans ce sens. Le personnage d'Anna Blume, tel qu'on le verra dans *Les choses dernières*, pourrait tout aussi bien se trouver au théâtre, ou au cinéma, ce qui est assez inusité. «Mes solos sont devenus plus communicatifs, mais je pense qu'ils demandent aussi un effort de la part du spectateur. J'ai toujours eu cette idée que je dois aller vers le public, mais qu'il doit aussi venir à ma rencontre.»

Ses deux mains se joignent sur la table de bois. Elle sourit. ♦

AGORA ♦ DANSE

PÉRIODIQUE DE L'AGORA DE LA DANSE, N° 1, MARS 1994 - GRATUIT

Sara Porter, « Light traveller », *Montreal Mirror*, 21 au 28 avril 1994, Montréal

Light traveller

Lucie Grégoire's dance partner shines through the window

by SARA PORTER

LUCIE GRÉGOIRE travels a thousand miles before my very eyes, and all she's doing is walking the 30 feet from one end of her studio to the other for an interview.

In a body bursting to run, her feet push the limits of her legs in a speed-walk she can barely contain. She trips over herself. Fired by an unknown urgency, and swamped by the sound of blaring horns, both urban and symphonic, she pushes on. And on. And on. She walks forward, she walks backward. She runs. She trips and she walks again. Toward the back wall, and then straight toward me. Concrete-coloured silk whips about her ankles. Her evening dress—or is it a nightgown?—ripples around her torso. Unaware of anything but her path, this small woman stares into the blank future with the determined concentration of someone on a mission. She's been up all night. Time is lost. She's been walking along on this crest of tension for years.

It's a state of emergency, Grégoire tells me later: she can't stop. And so she

DANCE

doesn't. A full 15 minutes later, she arrives at the other end of the studio. And then she stops. Motionless. My eyes go wonky from the sudden change.

Lucie Grégoire is a traveller. Geographically, she has traipsed from the Far North to the Far East, but true to the spirit of a real traveller, her voyages surpass the stamps in her passport. A long and varied career has transported her artistically from the cool climate of Merce Cunningham's formalist dances to the luscious dip, and swing of Trisha Brown's informal games and on to the emotional ego-breaking Body-Weather Laboratory of Japanese Min Tanaka. (Why don't we have artistic passports?) Grégoire returns to Montreal once again with choreographic diary of her travels with the premiere of *Les Choses dernières* this weekend at Agora de la Danse.

These memoirs spring from her journey into *The Country of Last Things*, a book by Paul Auster. The French trans-

lation of the book, *Le Voyage d'Anna Blum*, names the character that is the departure point for Grégoire's new evening-length solo.

The book tells the story of a woman in search of her journalist brother sent to report on life in a decrepit city. Grégoire describes it as a place of decay and lost memories, where things change so fast no common language exists amongst its inhabitants because they have not seen, and do not remember, the same things. A sinister place of high-speed decay and constant movement that allows for no familiarity and no return.

Grégoire says she identified so profoundly with the character of Anna Blum that she felt that her last two works had traces of this woman, even before she had read the book. "The first time I read [it], I felt such physical malaise, I had to stop every three or four pages," she says. Now, after five times through it, she no longer reads it for the content and the character but



Lucie Grégoire in *Les Choses dernières*

ANGELO BARSETTI

for the texture of the writing.

Grégoire is adamant in making clear that the dance is not a representation of the book. She does not recount the story, nor depict the character as given in the book. It is simply a launching point for her own images.

It's the first time she has used literature as a starting point for a dance, explains Grégoire, known for her masterly crafting of light, space and movement. As I sit here on the floor at Circuit Est in a stream of sumptuous spring sun, she explains that lighting is such an essential element that she considers it her partner onstage. I can see the theatrical images as she explains them, but here in the wooden-floored studio, bright from the large windows, Grégoire creates a magical haze. I see her through a gentle fog, or is it smoke? Enjoying the effect, which adds a mystery to the movements, I'm slightly disappointed when she tells me it's dust: they're sand-blasting on the second floor. Oh, well.

■ *Les Choses dernières* runs Apr 27-May 1 in the Studio of Agora de la Danse, 840 Cherrier. 8 p.m. (matinee Sat, May 1 at 1:30 p.m.). Tickets are \$12-16. Reservations 525-1500

Manon Richard, « Voyage au fond de la nuit », Voir, 21 au 27 avril 1994, Montréal

L U C I E G R É G O I R E

VOYAGE AU FOND DE LA NUIT

DANSE

MANON RICHARD

Il y a des voyages dont on ne revient pas indemne. Pour le meilleur, ou pour le pire, ils nous collent à la peau comme à l'esprit et nous amènent ailleurs, loin, à l'intérieur de soi. Là où la chorégraphe **Lucie Grégoire** veut justement aller. «La vie est faite pour se connaître, se réaliser. On doit mourir de certaines choses pour renaître et avancer. Tout mon travail est basé sur la transformation de l'être humain.»

Après avoir puisé l'inspiration de ses deux derniers solos, *Absolut* et *Vers le haut pays*, au cœur de ses voyages dans l'immensité arctique, la chorégraphe revient sur la scène de L'Agora pour présenter *Les Choses dernières*, une grande aventure inspirée de l'œuvre de **Paul Auster**, *Le Voyage d'Anna Blume*. «C'est un ami qui m'avait prêté le livre. Quand j'en ai commencé la lecture, j'ai dû arrêter à la quatrième page. C'était trop fort, tellement, que j'en éprouvais un malaise physique», se souvient la chorégraphe. Mais il était trop tard pour reculer car le germe d'une nou-

velle création faisait déjà sa place, et Lucie Grégoire devait se rendre jusqu'au bout de sa lecture, plusieurs fois.

«J'ai écrit à Paul Auster pour lui exprimer ce qu'Anna Blume représentait pour moi. Il m'a répondu et nous nous sommes rencontrés à New York l'été dernier.» Dans son petit studio, ils ont parlé. D'Anna, bien sûr, et de la vie, de toutes ces choses qui rapprochent les créateurs et les nourrissent.

Les Choses dernières n'est pas une adaptation du livre de Paul Auster. Lucie Grégoire a retrouvé en Anna Blume un écho d'elle-même. «J'ai trouvé en elle le même personnage que je transporte d'une chorégraphie à l'autre depuis quelques années, mûri cette fois.»

La pièce est habitée par un personnage en état d'urgence dans un milieu, une grande ville, en désintégration. «Tout se passe si rapidement aujourd'hui, tu regardes la maison en face et le lendemain, elle n'est plus là. Les choses disparaissent très vite, et ça crée des zones obscures dans le cerveau qui rendent la communication difficile», ajoute Lucie Grégoire. Dans ce *no human's land*, son personnage tente de se frayer un passage à l'intérieur d'elle-



ANGELO BARSETTI

LUCIE GRÉGOIRE: «J'AI TROUVÉ EN ANNA BLUME LE MÊME PERSONNAGE QUE JE TRANSPORTE D'UNE CHORÉGRAPHIE À L'AUTRE.»

même pour aller chercher la force intérieure qui l'empêchera de tomber. «C'est une descente aux enfers pour remonter vers la lumière», explique l'interprète.

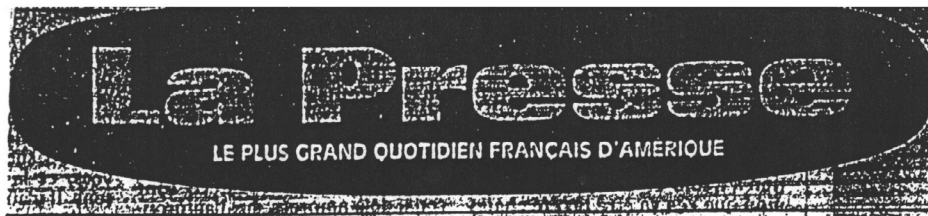
Le parcours créatif des *Choses dernières* aura duré un an. Une période pendant laquelle *Le Voyage d'Anna Blume* n'a pas quitté la table de chevet de la chorégraphe. «Je ne pouvais plus lire d'autres livres. Je lisais et relisais *Le Voyage*, parfois j'étais rendue à la page 40 et je recommençais, j'en étais comme hyp-

notisée», raconte la danseuse. Et les images que lui inspirait l'œuvre ont facilement pris forme en mouvements. «C'étaient comme des jets d'énergie brute qui prenaient naturellement leur place. Je n'ai presque pas eu à retravailler les mouvements.» Comme si les mots avaient toujours été là pour être modelés sur scène.

Lucie Grégoire a l'habitude de puiser à même la musique du corps avant d'y ajouter la collaboration d'un compositeur, mais cette fois-ci le texte même d'Auster lui aura donné le ton. «Il y a une musicalité dans le langage d'Auster, une rythmique où le corps peut bouger à travers les mots.» Ce qui ne l'a pas empêchée de profiter de deux semaines de résidence à L'Agora en janvier pour laisser **Robert M. Lepage** développer sa chorégraphie de musique pendant que **Alain Lortie** lui, s'employait à en doser l'éclairage.

Paul Auster devait assister à la première mais le tournage d'un film l'empêchera de venir à L'Agora le 27 avril prochain. «Nous restons en contact, je sens son appui et son encouragement», conclut la chorégraphe. Un échange comme seuls les grands explorateurs peuvent en avoir. ●

Anne-Marie Lecomte, « Lucie Grégoire clôt un cycle avec *Les Choses dernières* », *La Presse*, 23 avril 1994, Montréal



DANSE

Lucie Grégoire clôt un cycle avec *Les choses dernières*

ANNE-MARIE LECOMTE
collaboration spéciale

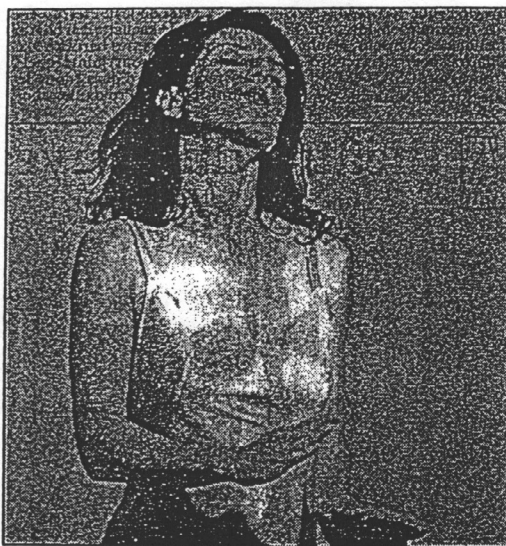
■ Après les quatre premières pages du roman de Paul Auster, *Le voyage d'Anna Blume*, la chorégraphe Lucie Grégoire a ressenti un malaise. «Ce personnage de femme éveilla un écho en moi. J'avais l'impression qu'elle était déjà présente, sous forme d'esquisses, dans mes deux précédents spectacles-solos. À la deuxième lecture du livre, j'ai su que je devais la faire vivre dans sa pleine intensité».

Avec *Les choses dernières*, une performance solo présentée du 27 avril au 1er mai à l'Agora de la danse, la chorégraphe-interprète a la sensation de clore un cycle de création amorcé avec ses deux précédents solos, *Absolut* et *Vers le haut pays*. Des pièces exigeantes, audacieuses et formellement figées, qui avaient suscité nombre d'éloges.

Si *Le voyage d'Anna Blume* a tant troublé Lucie Grégoire, c'est sans doute parce que le périple du personnage dans une ville impitoyable et infernale a éveillé chez la danseuse les souvenirs de quatre années passées à New York; à la fin des années 1970. Une période marquante pour l'artiste, alors dans la jeune vingtaine et taillée par une passion: danser. La jeune danseuse, a côtoyé les membres de la Judson Church, a étudié auprès de Trisha Brown et de Merce Cunningham, comprenant grâce à ce dernier la relation qui peut exister entre la danse et des arts comme la peinture et la sculpture.

La danse lui est littéralement «entrée dans le corps», la dureté de la vie new-yorkaise aussi. «Traverser chaque matin un boulevard rempli de clochards m'a donné, disons, une certaine vision de la réalité...», se souvient-elle.

Il y a, dans *Les choses dernières*, des traces de cette jungle urbaine. La musique, signée Robert M. Lepage, est à certains moments pleine de la fureur de violons et de violoncelle, envahissante et rythmée comme si on était en état d'urgence. Les éclairages évoquent parfois un film en noir et blanc. Au lever du rideau, à l'instant où le public surprend Anna Blume, elle est vêtue d'une longue robe de soirée. On sent qu'elle arrive d'ailleurs, de loin,



Lucie Grégoire interprète sa création *Les choses dernières*.

de son passé qui sait? On l'a sent secouée, bouleversée peut-être...

«Je ne fais pas une transposition du roman, prévient Lucie Grégoire. J'ai plutôt transposé les images que m'a inspirées le roman, en tentant de rendre la musicalité et la fluidité de l'écriture de Paul Auster.» Une écriture qu'elle décrit comme étant fluide et musicale, une prose qui raconte des expériences cruelles avec l'air de ne pas y toucher. Illusion: son style nous atteint comme un coup de poing par en dedans, affirme la chorégraphe qui est même retournée à New York pour rencontrer l'auteur. «Par la suite, on s'est reparlé à quelques reprises. Il s'intéressait à la chorégraphie et semblait se sentir concerné par cette oeuvre», raconte Lucie Grégoire, visiblement ravie de ce «parrainage».

On dit de la danse de Lucie Grégoire qu'elle est influencée par les arts visuels et le théâtre. En fait, la chorégraphe a fondé dans un même style des écoles de pensée à l'opposé l'une de l'autre. D'abord celle très formaliste de Cunningham et celle de Min Tanaka, avec qui elle a brièvement travaillé au Japon. «Tanaka veut

descendre dans les profondeurs de l'être et en briser les couches, l'égo», explique-t-elle.

La danseuse avait ressenti en 1990 le besoin d'explorer son langage chorégraphique sur son propre corps, d'où l'expérience des solos. Mais à force d'enseigner, aux Ateliers de danse moderne de Montréal notamment, et de faire expérimenter à ses étudiants les bases de sa propre danse, l'envie de chorégrapier pour un groupe de danseurs l'habite de plus en plus. Le prochain spectacle signé Lucie Grégoire pourrait bien mettre en scène un duo.

«Le travail en solo est très exigeant, décrit-elle. Ça va chercher des choses fortes et très personnelles. Pour moi, la danse est comme la vie, la représentation des transformations de l'être et c'est d'autant plus vrai lorsqu'on fait des solos. Mais un moment donné, il faut s'arrêter car cela peut devenir dangereux de trop mêler sa vie à ses créations!»

Les choses dernières, une chorégraphie créée et interprétée par Lucie Grégoire, à l'Agora de la danse, du 27 avril jusqu'au 1er mai 1994. À 20h, plus une matinée le 1er mai à 13h30. Conseillère artistique: Dodik. Éclairages: Alain Lortie. Musique: Robert M. Lepage.

LA PRESSE, MONTRÉAL, SAMEDI 23 AVRIL 1994

Valérie Lehmann, « Lucie en état d'urgence », *Le Devoir*, 27 avril 1994, Montréal

FONDÉ EN 1910

LE DEVOIR

DANSE

Lucie en état d'urgence

VALÉRIE LEHMANN

La nouvelle oeuvre solo de la chorégraphe montréalaise Lucie Grégoire qui déferle sur le plateau de l'Agora de la danse ce soir se nomme *Les choses dernières*. Officiellement, une lecture du *Voyage d'Anna Blume* de l'écrivain américain Paul Auster a inspiré ce titre. À écouter la créatrice, on devine vite que ces choses dernières, sensées représenter les liens de la vie qui disparaissent ou s'estompent, sont en réalité des choses premières pour Lucie Grégoire. On comprend rapidement que toutes les émotions dont fait état la nouvelle chorégraphie sont celles ressenties intimement par l'auteure, de façon profonde, voire invétérée. On en conclut que toutes les images de la création appartiennent à 100% à

leur génitrice. Puis on s'aperçoit que chaque mouvement des *Choses dernières* est davantage un cri d'alarme, comme s'il y avait urgence pour l'interprète-chorégraphe de se livrer enfin, en entier, en force, en grandeur nature et sans détour, sur la scène. Un jeté du cou en arrière, un regard de dédain, un petit geste de recul, une brassée incisive, un pas de joie, tout vient d'elle et seulement d'elle.

Valeur de déclencheur

Enfin, ainsi que le ressent avec une certaine confusion intérieure Lucie Grégoire, le personnage d'Anna Blume n'aura eu valeur que de déclencheur. Cette femme combative que dépeint Auster, qui résiste, chute et se relève, traverse la vie en courant, se meut par nécessité, s'agit par tempérament, n'est autre

que la soeur virtuelle de la chorégraphe. Voilà comment celle qui, l'an passé, apparaissait saisie par le froid, immobile et méditative dans le *Haut pays*, se trouve aujourd'hui ragailardie. Voici comment son corps est devenu un élément déchainé, agité de soubresauts, virulent. Lucie Grégoire elle-même se pense changée. Elle voit *Les Choses dernières* comme la suite logique d'une recherche à la fois personnelle et professionnelle, qui aurait commencé avec le solo *Absolut* en 1990 et se serait poursuivi avec un deuxième solo *Vers le haut pays* en 1992. Elle pense que les mois passés à New York entre autres ont amené les effervescences que *Les choses dernières* retracent. Elle dit que cette pièce s'est construite d'un jet, au fil des mouvements, sans nécessiter de retouche, comme un geste naturel.

La scénographie et la musique sont arrivées après la construction de la chorégraphie qui s'est déroulée en silence, sous l'oeil vigilant de Dodick Gédouin. Lucie Grégoire est allée chercher les éclairages contrastés d'Alain Lortie et les sons électriques de Robert Lepage. Cette amatrice du cinéma a commandé des lumières en pointillé, fortes de blanc et de noir, et des bruits sauvages d'instruments à vents.

On ne peut pas douter que la chorégraphe montréalaise, qui compte maintenant plus de dix créations dans la danse post-moderne à son actif, a conjugué toutes ses forces vives pour monter *Les choses dernières*, y compris ses propres défaillances. Le pari est audacieux. «Il y avait urgence», répond avec simplicité Lucie Grégoire. Ses mains dessinent un lieu imaginaire intérieur, tiré au cordeau.

LE DEVOIR, LE MERCREDI 27 AVRIL 1994

Alana Ronald, « Intensity, integrity, individuality », *The Downtown Experience*, 28 avril 1994, Montréal

The Downtown Experience

FREE

10 THE DOWNTOWN EXPERIENCE April 28, 1994

Intensity, integrity, individuality

Montrealer dances unease that turns to serenity

LES CHOSES DERNIERES

Lucie Grégoire Danse
April 27 to May 1, 8 p.m.
Matinée May 1, 1:30 p.m.
Agora de la Danse
840 Cherrier St.
\$16 and \$12
525-1500

BY ALANA RONALD

A lone figure emerges from the blackness, walking as if her life depends on it. Montrealer Lucie Grégoire, clad in a silvery-blue dress of utmost simplicity, instantly seizes our attention and takes us on a journey that has begun long before we see her on stage, a journey, we sense, that will not end when the curtain falls.

Les Choses Dernières is the last of a trilogy Grégoire began with her 1990 *Absolute*, followed by *Vers le Haut Pays* (1992). Having explored the subjects of androgyny and the struggle to survive in a harsh climate, Grégoire now focuses on the difficulties of maintaining one's integrity and individuality in the urban jungle.

Triggered, in part, by reading Paul Auster's *In the Country of Last Things*, Grégoire found echoes of herself and glimmers of characters she has created embodied in Auster's Anna Blume. So struck was she by Anna's familiarity, and compelled by



Lucie Grégoire moves with precision and grace in *Les Choses Dernières*.

a sense of urgency, that she arranged a meeting with Auster on his home turf in New York.

The author confided that Anna's voice had haunted him for 10 years.

Grégoire's insistence that she is not Anna and that her work is by no means a literal translation of the novel does not eradicate her power to bring certain of Auster's images and ideas to life. The concept of a growing cultural amnesia resulting from

an increasingly rapid destruction of recognizable landmarks is evoked by Grégoire's projection of an isolated and alienated character, traversing the stage as if led by inner vision alone.

There is no respite in the fast-paced walking that breaks into a run, only a growing sense of unease brilliantly engendered by the driving rhythms of the electronic music of Robert M. Lepage.

Occasionally an arm is raised, as if to implore or halt the inevitable, but she does not deviate from her gradual move upstage. Reaching centre stage, Grégoire stumbles, recovers and flashes a horrible, artificial smile. Alternately fighting and surrendering, Grégoire seems trapped by repetitive movement and behavior. A last jump is a desperate plea that is swallowed by darkness.

When the curtain rises, we see Grégoire on the floor, limp and almost lifeless. She effectively depicts a rebirth using spasmodic pelvic thrusts and quivering arms and hands.

Atavistically crawling and writhing, she struggles to her feet with a new balance and focus. We are left with a freer, softer Grégoire, raising her skirts and walking as if over stones in a stream; delicate, poised and eternally feminine. The long journey is not over. Perhaps it has just begun.

Anne-Marie Lecomte, « Les Choses dernières – Pour les sens et pour l'intelligence », *La Presse*, 29 avril 1994, Montréal

LA PRESSE, MONTRÉAL, VENDREDI 29 AVRIL 1994

Danse

Les choses dernières

Pour les sens et pour l'intelligence

ANNE-MARIE LECOMTE
collaboration spéciale

■ Il n'y a pas plus réussi qu'un spectacle qui laisse, longtemps après la tombée du rideau, des images prenantes qui éveillent tout autant les sens que l'intelligence. Il y en a plusieurs de ces images dans *Les choses dernières*, le spectacle présenté par la chorégraphe-soliste Lucie Grégoire à l'Agora de la danse jusqu'à dimanche.

Les choses dernières, disait la chorégraphe, terminent un cycle chorégraphique amorcé avec deux précédents solos : *Absoluit* et *Vers le haut pays*. On peut affirmer sans trop se tromper que le spectacle nous montre également une artiste au sommet de son art. C'est rare.

Cette heure serrée et d'une grande beauté que nous offre la danseuse est jalonnée de séquences chorégraphiques, enchaînées un peu comme le seraient les images d'un film, dont l'histoire nous apparaît clairement même si elle ne nous est pas vraiment racontée.

Dans un espace entièrement vide, une femme au corps menu mais robuste, langoureusement vêtue d'une robe moulante en lamé gris, arpente la scène d'un pas nerveux, martelant, pieds nus, le sol avec ses talons. Elle avance et recule dans un corridor imaginaire, sous des éclairages de grand boulevard la nuit. La musique, pleine de la fureur de violons et de violoncelles, rappelle d'ailleurs l'oppressant brouhaha d'une ville hostile.

Pour concevoir *Les choses dernières*, Lucie Grégoire s'est fortement inspirée d'un roman de Paul Auster, *Le voyage d'Anna Blume*. Dans une ville troublée qui pourrait bien être New York, une femme part à la recherche de quelqu'un, d'elle-même en fait.

Manifestement, son périple n'est pas facile. Pourtant, les ambiguïtés qui se dégagent du spectacle n'oppressent pas le spectateur; elles l'hypnotisent plutôt et bien malin celui qui parvient à détacher le regard de ce fascinant personnage. (Même un jeune bébé, présent le soir de la première, regardait attentivement la dame sur la scène.)

On ne peut parler des *Choses dernières* sans mentionner le remarquable travail d'Alain Lortie aux éclairages et celui de Robert M. Lepage à la création sonore. À certains moments, on a la nette impression de voir la danseuse à travers une caméra qui, par le jeu de son focus, la rapprocherait et l'éloignerait de nous. Du grand boulevard on passe peut-être à un terrain vague, un endroit sombre et reculé dans lequel la danseuse oscille magiquement.

La lumière embrasse la scène, la balaie subtilement, la découpe, bref construit un univers en parfaite symbiose avec la danse. Quant à la musique, elle est tout autant expressive que la danse, plus même parfois, comme si elle suggérait davantage que le mouvement ce qui se passe sur les planches.

Le vocabulaire chorégraphique de Lucie Grégoire est rigoureux, austère mais empreint de sensualité et d'une théâtralité toute en nuances. C'est sans peine que l'on accompagne la danseuse dans sa quête. Sa recherche intérieure est signifiée par des gestes de ressac, exécutés avec les mains, son combat, par une calvacade et son éveil, par de douloureux soubresauts et tremblements.

Il y a dans certains mouvements une retenue toute féminine et dans d'autres l'empressement d'une femme qui cherche compulsivement à se dévêtir, tirant furieusement sur une fermeture éclair récalcitrante.

À la fin, on sent que la danseuse s'est rapprochée du but. Relevant timidement sa robe avec ses doigts, elle avance précautionneusement sur un terrain toujours mouvant, certes, mais plus accueillant. Ma parole, on est presque ému.

LES CHOSSES DERNIÈRES, créé et présenté par Lucie Grégoire à l'Agora de la danse jusqu'à dimanche, 1er mai. Conseillère artistique : Dodik. Spectacles à 20 h, matinées à 13 h 30.

Susan Walker, « Physical Feast spans dance, theatre », *The Toronto Star*, 23 février 1995, Toronto

THE TORONTO STAR Thursday, February 23, 1995 E5

Physical Feast spans dance, theatre

BY SUSAN WALKER
ENTERTAINMENT REPORTER

Call it theatre or call it dance: You can take what you want from the groaning board of Physical Feast, opening tonight for three weekends at Buddies in Bad Times Theatre.

Buddies offered a welcome embrace when choreographer and performer Claudia Moore approached artistic director Sky Gilbert with the idea for the series.

Gilbert was primed for it. "Theatre is dance; dance is theatre. We're always programming the kind of theatre that uses a lot of dance and now we're starting to program dance theatre."

Moore's been blurring the line between the two forms in her own work for years. Just last fall, she collaborated with actor Mark Christman to choreograph a movement-based work, *Chocolate Bath*.

She has fond memories of dancing at the Alexander St. Theatre when it was the home of Toronto Workshop Produc-

tions, and especially of watching the spellbinding theatre/dance work of Lindsay Kemp. "I think his ghost inhabits that place," says Moore, whose 1991 piece, *Crow Sisters*, is on the Physical Feast menu for March 9-11.

What the 14 dance artists at Physical Feast serve up will, to widely varying degrees, incorporate mime, text, character, narrative and projected imagery. "They sort of picked themselves," says Moore of the people who answered the call for proposals.

Not for the first time, Darcey Callison has been inspired by the work of a playwright. Tonight he'll premiere *The Mourning Of Queens*, a work for five male dancers exploring the world of Jean Genet. Montreal dancer Lucie Grégoire shares this week's mainstage program with Callison. Her work, *Les Choses Dernières*, also has a literary antecedent, Paul Auster's novel *In The Country Of Last Things*.

Like any good dinner party,

Physical Feast gets a second wind with an 11 p.m. program Friday and Saturday. Toronto choreographers Susan Cash, Fiona Drinnan and Laura Taler offer three short works on Friday and Saturday. Taler's *The Courtier* is a new work likely to put one in mind of Tilda Swinton in *Orlando*. *The Courtier* puts a contemporary spin on the renaissance cultivation of manners.

Two more Montrealers, Sylvain Emard and Roger Sinha, occupy the main stage from March 2 to 4. Toronto dancer Judith Miller, whose studies included work with Pina Bausch's Tanztheater Wuppertal, performs in her new work, *Idle Talk*, with Wendy Childs and Yvonne Ng. "It's about what's being seen, what's being said, and what's being felt by the one within," says Miller.

Dancemakers' Gerry Trentham does three short works on the late-night program for March 3 and 4. Montreal choreographer Sonya Delwaide, for-

merly of Desrosiers Dance Theatre, premieres two duets.

The March 9-11 mainstage show packs a wallop, with Moore's *Crow Sisters* and Conrad Alexandrowicz performing two of his pieces. Tutu-ed and bowler-hatted, he'll reprise his *This Is A Dance*. And he'll premiere *Srebrenica*, a work employing the searing imagery of the war in Bosnia.

Round about midnight on the final weekend of Physical Feast, Holly Small will appear with singer Katherine Duncanson and bassoonist Shannon Peet in a piece that straddles performance art, music, dance and theatre. The versatile Sylvanus Klotz will present excerpts from *Incarnations*, which takes its themes from the work of visual artist Sebastian Holzbuber.



IN MOTION: Montreal dancer Lucie Grégoire, part of this weekend's *Physical Feast* program at Buddies.

Paula Citron, « Dance festival lands in a fine space », *The Toronto Star*, 24 février 1995, Toronto

THE TORONTO STAR

Dance festival lands in a fine space

BY PAULA CITRON
SPECIAL TO THE STAR

If the first program of Physical Feast is anything to go by, the dance festival curated by choreographer Claudia Moore that opened at Buddies In Bad Times Theatre last night is a blue-ribbon event.

And what a happy marriage of space to art form. The opening pieces selected by Moore, because they contrast in presentation, are particularly good benchmarks of just how well the Buddies' main stage works as a dance venue.

Montreal's Lucie Grégoire took her inspiration for her solo work *Les Choses Dernières* from the heroine, Anna Blume, in Paul Auster's novel *In The Country Of Last Things*, a bleak tale about a woman's sojourn to a city of decay. Enhanced by evocative lighting by Alain Lortie and a wonderful edgy, driving score by Robert Marcel Lepage for string quartet, the dancer uses mesmerizing repetitive movements to convey her shifting emotional state. Grégoire is beautiful to watch because her fluid body is like a musical instrument — respon-

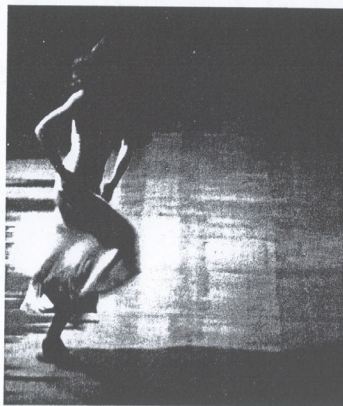
sive, pliant and melodic.

Callison's literary inspiration for his ambitious dancedrama *The Mourning Of Queens* cleverly weaves together text from Jean Genet's *The Maids* and an interview the playwright had with *Playboy* magazine. Projected paintings by Rembrandt, a brilliant soundscape/score by John Lang and inventive costumes by Barb Starr layer the intellectualism of the work with greater poignancy.

As performed by Callison and his four charismatic male actors, the piece is a penetrating exploration of how art mirrors life as issues discussed by Genet about the human condition, particularly his belief that saints and criminals are one and the same thing, are counterpointed by his play text.

The use of movement highlights the dramatic intention, but one is always aware of the ironic humor that lies beneath the title.

The festival continues until March 12, featuring choreographers from Vancouver, Montreal and Toronto in both main stage and late night performances.



Montreal's Lucie Grégoire took her inspiration for her solo work *Les Choses Dernières* from the heroine, Anna Blume, in Paul Auster's novel *In The Country Of Last Things*, a bleak tale about a woman's sojourn to a city of decay. Enhanced by evocative lighting by Alain Lortie and a wonderful edgy, driving score by Robert Marcel Lepage for string quartet, the dancer uses mesmerizing repetitive movements to convey her shifting emotional state. Grégoire is beautiful to watch because her fluid body is like a musical instrument — responsive, pliant and melodic.

THE TORONTO STAR Friday, February 24, 1995 ★

Valérie Lehmann, « Elles dansent avec les femmes », *Le Devoir*, 8 mars 1995, Montréal

LE DEVOIR, LE MERCREDI 8 MARS 1995

◆ LE DEVOIR ◆

CULTURE

DANSE

Elles dansent avec les femmes

VALÉRIE LEHMANN

Lucie Grégoire fait partie de ces quelques créatrices québécoises qui — inexorablement — dansent ce qu'elles composent. Non pas que cette chorégraphe, en activité depuis maintenant dix ans au Canada et en Europe, y soit obligée, mais le besoin d'interpréter dans sa chair les morceaux de «sa» vie est plus fort que toute considération d'ordre technique.

«Mon dernier solo est encore bien sûr en partie autobiographique; il représente plus exactement l'état d'âme qui m'habitait l'an passé, même s'il est inspiré très précisément par le roman *Le Voyage d'Anna Blum* de Paul Auster. Et l'interpréter signifie continuer la recherche gestuelle et esthétique entreprise pour en accoucher», explique cette artiste montréalaise, à propos des *Choses dernières*, son nouveau solo créé en avril 1994 et repris du 8 au 11 mars à l'Agora de la danse. «Je pourrais bien sûr demander à une danseuse de jouer *Les Choses dernières*, mais c'est une pièce qui con-

tient des éléments difficiles à communiquer, voire impossibles à transmettre», s'empresse d'ajouter celle qui a déjà vécu deux fois l'aventure du solo intégral en 1990 et 1992, à travers ses œuvres *Absolut* et *Vers le haut pays*.

Ces Choses dernières, comme la plupart des œuvres précédentes de Lucie Grégoire, fait référence directement de par sa trame dramaturgique et ses choix gestuels à la nature complexe des relations de l'humain avec son environnement. C'est là aussi le signe que l'artiste s'alimente à travers une autobiographie à proprement

parler chorégraphique.

Les longues courses mania-co-répétitives de profil et d'avant en arrière que met en scène Lucie Grégoire illustrent ainsi à merveille la difficulté d'être et d'avancer avec ses proches, ou l'extrême gêne à ne pas se satisfaire du simple croisement de deux vies. Les petits gestes furtifs et cassants de la main souvent réitérés avec nervosité en disent beaucoup sur la difficulté à rester soi-même au milieu des autres ou sur le dilemme du partage des peines. Quant aux fins mouvements déroutants que la danseuse exécute avec plénitude, et qui brouillent avec subtilité les lois de la

danse moderne chères à Merce Cunningham, Trisha Brown et Min Tanaka, — certains des maîtres de Lucie — ils montrent combien être artiste et femme nécessite un cheminement propre au milieu d'un océan de codes esthétiques souvent d'influence masculine.

La démarche que poursuivent les quatre femmes chorégraphes-interprètes invitées au Sageste, à l'affiche du 9 au 12 mars à Tangente, ressemble à celle de Lucie Grégoire. Même si Dominique Porte, Hetty King, Lynn Snelling et Laura Taler sont originaires de divers coins de la planète (France, États-Unis, Canada) et se trouvent nourries de différentes expériences en danse moderne et postmoderne, une même idée les anime, bien proche de celle de Lucie Grégoire. Elle se résume ainsi: je suis, je danse.

Je danse ce que je suis. Je suis ce que je danse. Toutes les variantes autour de ces thèmes sont plausibles, pourvu qu'elles symbolisent que tout solo issu de cogitations personnelles débouche sur une création à la fois chorégraphique et interprétative, fondamentalement «bio».

L'événement Sageste de Tangente, né en novembre 1987 à l'Espace Go, d'une rencontre entre le Théâtre expérimental des femmes et Dena Davida, la directrice artistique de Tangente, a de toute façon pour mission, de mettre en exergue la création actuelle au féminin, ainsi que le point de vue des femmes sur l'art chorégraphique. Na!

PHOTO ANGELO BARSETTI

Solange Lévesque, « Un solo né d'un personnage : entretien avec Lucie Grégoire », *JEU : revue de théâtre*, n° 75, 1995, Montréal



Absolut, 1990.
Photo : Angelo
Barsetti.

Montréal où j'ai fait un baccalauréat en anthropologie, mais, en dépit de mon engagement dans ces études, je sentais que c'était la danse qui m'attirait profondément.

J'ai débuté en danse moderne avec le Groupe Nouvelle-Aire, dont faisaient partie Iro Tembeck, Martine Époque, Michelle Febvre, au studio de la rue Mont-Royal, en haut d'une salle de billard ; j'y ai fréquenté les classes de danse pendant deux ans. Nouvelle-Aire organisait des classes d'été où Kilina Cremona est venue enseigner. Pour moi, cette rencontre a été une révélation ; cette danse-là m'apparaissait différente, et j'ai eu envie de continuer dans ce sens. Quatre mois plus tard, je me rendais à New York dans l'intention d'y séjourner quelques mois ; j'ai étudié surtout chez Merce Cunningham, j'ai effectué divers stages chez Trisha Brown et aussi chez Douglas Dunn, qui donnaient des stages intensifs sans toutefois dispenser un enseignement continu ; parallèlement, je suivais une formation en danse classique. En fin de compte, je suis demeurée plusieurs années à New York avant de partir en France, où j'ai dansé avec la compagnie Kilina Cremona de Lyon. Quand j'ai quitté cette compagnie, je suis revenue à Montréal et j'ai commencé à travailler comme chorégraphe en 1981. Depuis ce temps, j'ai effectué un court séjour de quatre mois au Japon, chez Min Tanaka, et passé une semaine intensive avec le fondateur du Buto Tatsumi Hijikata, qui ont aussi été déterminants en ce sens qu'ils m'ont permis d'approfondir d'autres notions se rapportant au corps.



Depuis 1981, je poursuis donc ma recherche chorégraphique, à la fois comme chorégraphe et comme interprète. J'ai toujours dansé dans mes pièces, même quand je faisais des spectacles de groupe. Depuis cinq ans, je crée principalement des solos ; en particulier, j'ai travaillé à un triptyque, dont *les Choses dernières* sont le troisième volet. Il y a eu aussi d'autres formes d'engagement, par exemple, des collaborations avec des gens de théâtre qui travaillaient la voix, dont Élisabeth Albahaca, qui a joué un rôle important dans la création de mon solo *Absolut* et qui m'a permis d'approfondir et d'explorer tout un territoire inconnu pour moi, une expérience qui s'est révélée très riche. J'étais rendue à une étape où je voulais avancer en tant qu'interprète ; il fallait que je creuse

Vers le haut pays,
1992. Photo :
Angelo Barsetti.

plus dans la matière, que j'aie à la recherche de l'essence même de l'être humain.

Il semble que la forme du solo vous convienne particulièrement ?

L. G. — Je trouve le solo très comblant, c'est vraiment une expérience totale, très satisfaisante et qui me nourrit beaucoup. Par exemple, la forme du solo s'imposait dans une pièce comme *les Choses dernières*, où le sens de l'espace est très important ; il s'agit d'occuper un espace avec un seul corps et de transmettre ce sentiment d'occupation du lieu. En même temps, tout le travail de recherche, au moment de la création, est très exigeant ; la création est toujours une confrontation avec soi-même, mais, dans un solo, cette confrontation prend des dimensions plus importantes, et c'est une des raisons, entre autres, pour lesquelles je travaille toujours avec une conseillère artistique qui est présente dès le début et demeure très proche de moi ; elle est beaucoup plus qu'une répétitrice qui arrive quand la pièce est terminée pour la faire répéter ; c'est vraiment une personne qui me conseille, un autre regard.



Les Choses dernières,
1995. Photo :
Angelo Barsetti.

Quelle a été votre source d'inspiration pour les Choses dernières ?

L. G. — Cette pièce a été conçue à partir d'une œuvre littéraire : *le Voyage d'Anna Blume* de Paul Auster. C'est cette œuvre qui a déclenché mon impulsion et mon inspiration pour créer la pièce. J'avais lu le livre comme ça, par hasard, mais je ne m'étais pas dit sur-le-champ : « Ah bon ! Ce serait intéressant de travailler à partir de ce livre !... » ; il a fallu un temps de mûrissement ; Anna Blume est pourtant un personnage qui m'a habitée dès les premières pages, mais inconsciemment. Il y avait quelque chose de difficile à nommer... une correspondance très forte, peut-être ; sans doute aussi ai-je été émue par le lieu où ça se

passé, dans une ville qui pourrait ressembler à New York. *Le Voyage d'Anna Blume* faisait référence à des choses très lointaines en moi, que j'avais déjà vécues. J'ai lu le livre deux fois en huit mois, sans penser vraiment à faire une danse. C'est souvent comme ça pour mes pièces ; elles viennent d'une nécessité, non d'un concept ou d'une intention. C'est une fois que je me suis sentie prête pour entrer dans une nouvelle création, une fois présente dans mon studio, que cela s'est imposé. Je peux avoir une idée *avant* ; mais pour moi, c'est toujours en studio que *ça se passe* ; c'est quand je commence à bouger, quand mon corps entre en rapport avec l'idée, que les images viennent, et que ce que je dois faire se présente à moi. Dans ce cas-ci, le personnage de cette femme revenait tout le temps ; je la voyais marcher dans la ville à la recherche de son frère, je ressentais à quel point elle se trouvait en état d'urgence, de survie aussi. Tout ça était présent quand je bougeais, jusqu'au moment où, après deux ou trois semaines de recherche, je me suis dit : « Elle est là, et c'est elle la matière de ma danse, la matière principale de ce troisième solo. » Et en songeant aux deux solos précédents, j'ai senti qu'elle y était présente, mais à l'état d'esquisse, et je pouvais même identifier les passages où — parfois ça n'était que deux minutes dans toute la pièce — elle émergeait déjà. *Les Choses dernières* ont donc été élaborées à partir du livre, mais *a posteriori*, si je puis dire ; la pièce n'est pas une transcription littérale du livre ; ce sont des images qui en sont ressorties ; et ça s'est fait dans les deux sens : parfois, j'étais dans mon studio sans forcément voir d'images, seulement des mouvements, et certains mouvements me ramenaient directement à des images du livre ; la relation n'était pas à sens unique.

Vous avez même senti le besoin d'aller rencontrer l'auteur, Paul Auster ; quel rôle cette rencontre a-t-elle joué dans l'évolution de votre travail ?

L.G. — Quand j'ai senti que j'allais faire mon solo à partir d'Anna Blume, j'ai écrit une lettre à l'auteur, non pas pour lui parler de la danse mais plutôt de son personnage et de ce que cette femme représentait pour moi. La chorégraphie était à peine commencée, je ne pouvais pas encore en parler, et encore moins sur papier ! Il m'a répondu en m'invitant à communiquer avec lui si je passais à New York ; plus tard, nous avons eu une rencontre très chaleureuse où nous avons un peu parlé d'Anna Blume. Il m'a expliqué qu'elle était en train de revivre à travers la danse, et que c'était son seul personnage féminin, la plupart de ses livres étant habités de personnages masculins. À propos de ce que je sentais, qu'elle m'habitait tout le temps, Auster m'a dit : « Moi, elle m'a habité pendant dix ans ; il y avait cette voix qui revenait périodiquement, et c'est seulement dans les deux, trois dernières années que j'ai été capable d'écrire le livre. » L'échange qu'on a eu et ce qu'on a dit au sujet d'Anna Blume, en particulier, m'a communiqué de l'énergie, de la force pour continuer. Auster m'a beaucoup soutenue ; par la suite, on a eu quelques contacts au téléphone, et je sentais sa présence derrière le personnage d'Anna. Il me disait qu'il se rendait compte que, pour l'écrivain, c'est en quelque sorte fini une fois que le livre est terminé, alors que pour les artistes de la scène l'émotion est toujours à revivre à chaque prestation. De manière générale, je pourrais dire que d'avoir rencontré l'auteur a donné encore plus de chair au personnage.

Les Choses dernières ressemblent-elles plus, pour vous, à un aboutissement ou à un point de départ ?

L.G. — C'est pour moi une pièce charnière ; elle l'est en regard de la transformation du personnage. Il y est question d'une femme, mais plus globalement de l'être humain. Ce solo est aussi une pièce charnière en tant qu'aboutissement des créations solos précédentes : il était bien nécessaire que je fasse les deux autres, *Absolut* et *Vers le haut pays*, pour arriver aux *Choses dernières*. Peut-être pourrai-je dire, d'ici peu, que ce solo constitue le début d'une nouvelle période.

Après y avoir travaillé intensément, les avoir créées et dansées plusieurs fois, que signifient pour vous les « choses dernières » ?

L. G. — Ce sont les choses qui disparaissent et qui ne reviennent pas ; en apparence, c'est la fin de certaines choses, mais cette fin va mener ailleurs. C'est plus un *passage* que la mort ou la destruction. Pour y arriver, il faut mourir en divers lieux de soi-même. Prenons le personnage de cette femme : à part dans la dernière partie où son état se transforme, elle est vraiment dans une sorte de situation d'urgence, mais, en même temps, elle doit avancer continuellement ; si elle tombait, ce serait tellement difficile qu'elle ne pourrait plus se relever. Pour moi, la vie ressemble à ça ; il y a des moments de calme, et souvent on est obligé de continuer, d'avancer, sinon... on s'en va à la dérive ! ♦

— Reprise (2006)

Mélissa Pietracupa, « Personnalité multiple », *Voir*, 27 avril 2006, Montréal

voirmontréal 27 avril 2006

DANSE

PERSONNALITÉ MULTIPLE

Lucie Grégoire souligne le 20^e anniversaire de sa compagnie en nous offrant une rétrospective des solos qui ont marqué son parcours. Trajectoire d'une femme qui en vaut mille...

Incontournable dans le milieu de la danse montréalaise, la chorégraphe, interprète et pédagogue **Lucie Grégoire** a su se démarquer par le lyrisme hypnotique de ses œuvres. Nourri par de nombreux voyages et rencontres retentissants, son répertoire réunit aujourd'hui plus d'une vingtaine de solos, pièces de groupe, performances *in situ* et spectacles multidisciplinaires. En guise de célébration des vingt années d'existence de Lucie Grégoire Danse, l'Agora de la danse invite l'artiste à nous dévoiler une étape de son parcours en nous présentant *Traversée*.

«C'est en 1989 que j'ai abordé les solos, explique la chorégraphe. Ceci m'a permis d'aller en profondeur et a engendré une étape déterminante de ma quête artistique. J'ai développé un personnage féminin qui s'est mille fois réinventé, avec des dynamismes et des visions hétéroclites. J'ai donc eu envie de revisiter ces pièces dans le cadre de *Traversée*, non pas par nostalgie mais plutôt pour me donner un nouvel ancrage, un élan vers le futur.»

Les solos qui constituent *Traversée* ont pour la plupart été incarnés par la chorégraphe dans le passé. Elle en effectue cette fois-ci une relecture en les partageant avec les interprètes **Maria Kéfirova** et **Laurence Lemieux**. «Chacune des œuvres a été transformée,

parfois combinée, reliée aux autres dans le but de dessiner un parcours. L'assemblage est le reflet de ce que je suis devenue.»

Nous passerons donc d'*Absolut*, solo de départ créé avec la collaboration d'**Elizabeth Albahaca**, à une toute nouvelle création découlant d'*Erinyes*

(2005), conçue avec le compositeur **Robert Normandeau**. S'enchaîneront des extraits des *Choses dernières* (1994), une œuvre que la chorégraphe définit comme le *momentum* de sa carrière, *La douceur du ciel* (1997), *Hatysa ou l'Envers d'une étoile* (2003) et *Eye*, récemment co-créée avec le chorégraphe japonais **Yoshito Ono** (2005). Sera également présentée l'intégrale des pièces *Sente* (1995) et *L'eau des yeux* (2000). Tout cela en un condensé d'une heure trentel

«La musique, la poésie, les arts visuels et la sculpture ont été intégrés à la soirée afin de représenter mon frottement aux autres disciplines.» Se succéderont donc sur scène le saxophoniste **Maurice Bouchard** et le guitariste **Rainer Wiens**, qui interpréteront la trame pièces nécessitant du *live*, ainsi que la comédienne **Diane Dubeau**, qui nous offrira la lecture d'un poème de **Denise Desautels**. À titre d'apéro ou de digestif, la pièce vidéographique *Vers le haut pays* (1992) sera diffusée au labo de l'Agora. ▶

MÉLISSA PIETRACUPA

Du 2 au 6 mai
À l'Agora de la danse
Voir calendrier / Danse



Lucie Grégoire: «La musique, la poésie, les arts visuels et la sculpture ont été intégrés à la soirée afin de représenter mon frottement aux autres disciplines.»

photo / Angelo BARSETTI

Frédérique Doyon, « Voyage dans le temps et l'espace », *Le Devoir*, 29 avril 2006, Montréal

LE DEVOIR

LIBRE DE PENSER

Danse - Voyage dans le temps et l'espace

Traversée : huit solos de Lucie Grégoire pour les 20 ans de sa compagnie

29 avril 2006 | Frédérique Doyon | Danse

Embrasser le passé permet souvent de tendre les bras vers l'avenir. Pour marquer les 20 ans de sa compagnie, Lucie Grégoire a réuni huit solos de son répertoire afin de renouer avec son parcours, d'hier à demain.

«C'est tout un voyage, parfois ponctué de confrontations. Mais ça m'a donné un ancrage, confie-t-elle en entrevue. J'ai réalisé où j'en étais maintenant et ça m'a donné un élan pour le futur.»

En se réappropriant des extraits des solos Absolut (1990), Les Choses dernières (1994), La Douceur du ciel (1997), Hatysa ou l'envers d'une étoile (2003), Eye ainsi que l'intégrale de Sente (1995), L'Eau des yeux (2000), Erinyes (2005) — qu'on n'a pas vu à Montréal — et un extrait sous forme de vidéo de Vers le haut pays (1992), Lucie Grégoire a en même temps opéré une mise à distance saine et nécessaire. «Je ne suis plus à la même place aujourd'hui qu'il y a 15 ans», note-t-elle. Cette différence, elle a voulu la souligner en recréant les solos, en les adaptant, en faisant l'effort de les lier ensemble pour cette soirée spéciale.

Transformation

«L'idée, ce n'était pas de reprendre les solos tels quels et de les montrer de façon didactique. S'il y en avait eu un, le sous-titre aurait été "Les solos revisités". Je le vis comme une nouvelle création. C'est intéressant de transformer les solos et de les assembler.»

Il est toujours question de transformation avec Lucie Grégoire. Cette notion résume l'essence de ce qu'est la danse pour elle, d'où le titre de la soirée anniversaire, Traversée. Quand on traverse quelque chose, on en ressort autre, grandi ou ébranlé. Et la chorégraphe s'y connaît en traversée, elle qui a si souvent fréquenté les paysages et les espaces infinis dans ses oeuvres. Vers le haut pays apprivoise l'immensité arctique; Sente se déploie dans un paysage méditerranéen.

Un solo qui l'a particulièrement marquée? La réponse est immédiate et sans détour: Les Choses dernières, construit à partir du personnage du Voyage d'Anna Blume de Paul Auster. «C'est un solo très fort à toutes sortes de niveaux. J'ai senti que ce personnage-là m'habitait. Ça me ramenait à la nature profonde de ma danse, au processus de transformation. Danser, c'est devenir quelque chose ou quelqu'un d'autre, un personnage ou une roche.»

Cette image rappelle Eye, où elle enchaînait les métamorphoses, aux côtés de Yoshito Ohno, fils de Kazuo Ohno, avec qui elle partageait la scène. Ultimement, le processus de transformation renvoie à son escale japonaise déterminante de 1985, où elle suivit notamment des ateliers avec Min Tanaka. «C'étaient des exercices physiques intenses pour déconstruire le corps, le rendre disponible, capable d'aborder ce qui l'entoure», se rappelle-t-elle.

En revisitant le passé, la chorégraphe a aussi fait oeuvre de transmission puisqu'elle a légué certains de ses

« Rétrospective », *Le Devoir*, 5 mai 2006, Montréal

LE DEVOIR, LE VENDREDI 5 MAI 2006

Rétrospective

À l'Agora de la danse jusqu'au 6 mai, la chorégraphe québécoise Lucie Grégoire revisite huit des solos qu'elle a créés sous le chapeau de sa compagnie, dont elle célèbre les 20 ans. La soirée *Traversée* est un peu longue; deux solos auraient facilement pu sauter, d'autant plus que l'esthétique de la chorégraphe se révèle très minimaliste et répétitive. Nos coups de cœur: *Sente*, fragile danse de la féminité livrée sur un magnifique poème de Denise Desautels, *Les Choses dernières*, superbement interprété par Laurence Lemieux, et l'extrait d'*Hatysa* incarné par Maria Kéfirova.

Le Devoir

Stéphanie Brody, « Une traversée houleuse », *La Presse*, 5 mai 2006, Montréal

LA PRESSE MONTRÉAL VENDREDI 5 MAI 2006

DANSE / *Traversée*

Une traversée houleuse

STÉPHANIE BRODY

CRITIQUE

COLLABORATION SPÉCIALE

Pour célébrer le 20^e anniversaire de sa compagnie, Lucie Grégoire revisite certains des chorégraphies qui ont jalonné son parcours. *Traversée* nous entraîne dans le sillage d'une femme en constante mutation, personnage que Grégoire ne cesse de réinventer au fil de son oeuvre. Cette traversée offre des instants tout en retenue, où le temps suspend son vol, auxquels s'ajoutent des moments de tourmente.

Ce spectacle rappelle *Trajectoires*, présenté par Grégoire en 2001, qui reprenait déjà *Sente* et *L'Eau des yeux*, deux solos dansés ici. Mais, cette fois, au lieu de trois pièces, la soirée en compte sept, tous des solos, parfois extraits de pièces de groupe, parfois repris intégralement ou donné à Laurence Lemieux et à Maria Kéfirova. Pour éviter le piège de la chronologie, Grégoire les assemble en jouant de contrastes, entre des danses plus voluptueuses et d'une autre plus rêches. Mais c'est là où le bât blesse. Ce qui plaît d'habitude chez Grégoire, c'est l'intense concentration des interprètes, qui installent, peu à peu, un état communicatif, proche de la transe. Hors ici, sept solos, dont certains comportent eux-même plusieurs états contrastants, c'est assez difficile à absorber d'une seule traite (une heure et demie, plus entracte). Alors, malgré les transitions amenées en douceur par les subtils éclairages en fondu de Marc Parent, il arrive qu'on décroche, par frustration ou même par confusion.

Cela dit, quel bonheur de revoir Grégoire onduler doucement dans *Sente* (1995), au son de la voix chaude de Diane Dubé qui décrit, avec les mots de Denise Desautels, le corps d'une femme, face à elle-même. Son énergie, liquide et enveloppante, irradiant du bassin, fascine. Dans *Absolut*, malheureusement, Grégoire ne parvient pas à nous attirer dans sa bulle. La femme de 50 ans n'arrive peut-être plus à s'appropriier, avec autant de conviction, les angoisses et l'indécision de la femme de ce solo aride et déroutant, créé en 1989.

Dans *L'Eau des yeux* (2001), le long corps fin de Kéfirova, ceinturé de rouge, s'ouvre et se referme, tantôt par secousses angulaires et explosives, tantôt en s'enroulant sensuellement sur lui-même. Les gestes s'amplifient et s'affaissent, au rythme des ondes émises par la guitare de Rainer Weins. Kéfirova sait aussi s'extirper avec justesse du giron féminin de *Hatysa ou l'envers d'une étoile* (2003) pour endosser, seule, l'énergie tournoyante de la pièce originalement conçue pour cinq danseuses. Leste et longue,

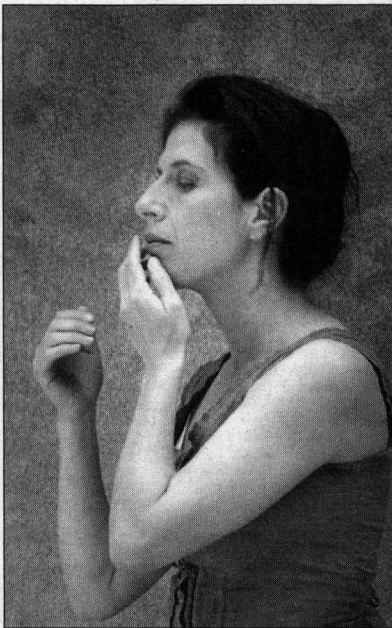


PHOTO ANGELO BARSETTI. GRACIEUSÉ DE LA PRODUCTION

La chorégraphe Lucie Grégoire, qui revisite son oeuvre à l'occasion du 20^e anniversaire de sa compagnie, entraîne les spectateurs dans le sillage d'une femme en constante mutation.

elle arrive, en l'espace de ce menu solo, à jouer d'une énergie, d'abord contenue à l'extrême, puis propulsée au loin, en un grisant tourbillon.

Grégoire transmet *Les Choses dernières*, inspiré d'un roman de Paul Auster, à l'excellente Laurence Lemieux par un intéressant subterfuge : ses propres pas, lents et contenus, tirés de *Eye* (2004), servent de sillage à ceux d'une femme angoissée, interprétée par Lemieux. Elle arpente la scène, s'emballe puis s'affole, sans toutefois quitter les ornières creusées par ses allers-retours. Et puis, oups, une furtive ondulation du bras, puis du bassin, laisse deviner une femme qui s'apprête à lâcher prise pour finir sa quête dans la volupté et la liberté.

La chorégraphe aura le dernier mot. Dans *Erinyes*, une pièce récente, Grégoire est prise d'immenses spasmes. Elle gesticule et se débat, jusqu'à l'épuisement, le long d'une forme lumineuse et angulaire. Étrange fin de programme que ce solo frénétique, irritant même, mais que signale peut-être un retour à zéro angoissant, avant d'attaquer une autre quête, les bras tendus vers l'avenir, comme dans chacun de ces solos.

TRAVERSÉE de Lucie Grégoire Danse, jusqu'à demain à l'Agora de la danse.

solos aux danseuses Laurence Lemieux et Maria Kéfirova, qui danse pour elle depuis 2000.

Le choix des pièces visait aussi à montrer la diversité, les différentes facettes de l'oeuvre de Lucie Grégoire. Certaines pièces sont nées de collaborations avec des artistes d'horizons variés. «J'ai travaillé avec des sculpteurs, des photographes, dans des galeries.» Traversée met d'ailleurs en scène la comédienne Diane Dubeau, qui lira le poème de Denise Desautels dans *Sente*, ainsi que les musiciens Maurice Bouchard au saxophone — pour *Absolut* — et Rainer Weins à la guitare — pour *L'Eau des yeux*. La chorégraphe compte aussi bon nombre d'oeuvres de groupe créées dans des architectures naturelles (*Le Jardin de lierre brûlé*), au Jardin botanique (*Migration I et II*), sur un pont (*Disparitions*).

Mais les solos ont toujours occupé une place particulière dans le travail de la chorégraphe-interprète. «Je sens que je suis profondément une soliste. Le solo, c'est le parcours d'un être en soi. Ça amène une autre dimension, à la fois intime et universelle.»

— Recréation (2016)

[source : Lucie Grégoire Danse]

Mélanie Carpentier, « *Les Choses dernières : dans les pas de Lucie Grégoire* », *JEU : revue de théâtre*, 22 février 2016, Montréal



ACCUEIL ACTUALITÉS BLOGUES ENTRETIENS PUBLICATIONS ABONNEMENT À PROPOS DE JEU CONTACT ANCIENS NUMÉROS



MÉLANIE CARPENTIER



Les Choses dernières : Dans les pas de Lucie Grégoire
22 FÉVRIER 2016

Audrey Bergeron : La polyvalence d'une chorégraphe émergente
9 FÉVRIER 2016

4.48 Psychose : Quand sonne l'heure d'une extatique lucidité
29 JANVIER 2016

Héroïne(s) : Immersion sensorielle dans les limbes de la dépendance
16 NOVEMBRE 2015

Katia Petrovick et Brice Noeser : L'élégance de l'amitié au cœur d'une danse clownesque
3 NOVEMBRE 2015

LES CHOSES DERNIÈRES : DANS LES PAS DE LUCIE GRÉGOIRE

22 FÉVRIER 2016

Sur une toile de fond urbaine une femme vêtue d'une longue robe chic parcourt les vastes terrains vagues d'une ville en pleine détérioration. Dans une marche inessante, elle lutte pour sa survie et contre sa propre désintégration.

D'où vient-elle? D'où sort-elle? Peut-être d'une soirée mondaine, un flagrant contraste avec ce monde solitaire en train de basculer. Figure incongrue et décalée dans ce paysage désolé et apocalyptique, sa présence dans ce lieu hostile évoque la fragilité et la précarité de la vie, où tout peut vaciller d'une minute à l'autre. «Tu marches sur la terre, et il n'y a rien de solide, tout à coup la terre peut s'ouvrir et tu peux tomber dans un abîme», dit Lucie Grégoire. Une métaphore qui pourrait être prise au pied de la lettre, mais tout aussi bien s'appliquer à notre équilibre psychologique et émotionnel.

Ce solo, qui représente une grande étape dans sa carrière, Lucie Grégoire l'avait composé et interprété elle-même, il y a 22 ans à l'Agora de la danse. C'est de la rencontre déstabilisante avec le roman post-apocalyptique du célèbre écrivain Paul Auster. Le voyage d'Anna Blume, que le personnage des *Choses dernières* est né. Continuant à habiter la chorégraphie et réalisant qu'Anna Blume se manifestait à travers les autres solos de son répertoire chorégraphique, elle a choisi de reprendre cette œuvre significative pour fêter les 30 ans de sa compagnie, 30 ans de prolifique création. «J'ai plusieurs solos marquants, déclare-t-elle, mais la thématique de celui-ci me paraît encore très actuelle à l'échelle planétaire. Ça parle d'état d'urgence, de survie, de migration, de territoire fermé... Je sens même qu'il est encore plus actuel que lorsque je l'ai réalisé en 1994». Réflétant le présent état du monde avec le conflit syrien et la migration forcée de plusieurs millions d'individus, la réactualisation de cette œuvre est plus que jamais et tristement pertinente en cette année 2016.

La mémoire du corps comme archive vivante

Afin de réactualiser *Les choses dernières*, Lucie Grégoire s'est tournée vers l'interprète Isabelle Poirier, qui l'avait louchée à travers son travail dans d'autres productions. «J'avais 39 ans au moment du solo. Je voulais une danseuse mature. Je n'aurais pas pu transmettre cette pièce-là à une jeune danseuse de 25 ans, parce qu'il faut une certaine maturité pour le personnage de cette femme, pour ce qu'elle véhicule et l'expérience vécue», ajoute l'artiste.

La pièce n'a d'ailleurs subi aucune recomposition, aucun ajout, ni de changement de section. Elle a seulement été adaptée au corps de la nouvelle interprète. Le défi pour Isabelle Poirier, dans la reprise de ce solo où les notions de douleur et de perte sont omniprésentes, était d'aller en chercher le sens profond, unique à elle-même. La difficulté ne résidait pas dans l'apprentissage d'une gestuelle mais d'arriver à l'interpréter et à l'approfondir. «Il ne faut pas que ça devienne récitatif, il faut garder le sens profond du mouvement», précise Lucie Grégoire. En ce sens, elle compare son travail chorégraphique à la sculpture, où on procède en enlevant des couches de matière pour saisir la forme, l'essence. En termes de mouvement, il s'agissait de créer une rythmique dans le bas du corps, en décalage avec une autre cadence dans les bras et le tronc.

Dans cette transmission du solo, Lucie Grégoire s'est surtout basé sur sa mémoire du corps. «Même si ça faisait 22 ans, je me souvenais encore de cette pièce. Je pouvais le défilier d'un bout à l'autre, comme si l'archive m'habitait et que je la portais dans mon corps.» L'archive vidéo a été cependant utile pour aller voir les détails de *timing* et de précisions musicales. L'interprète, n'ayant pas vu l'original, s'est inspiré de la vidéo, mais elle ne l'a pas utilisée lors du travail en studio.

De nouveaux horizons, entre réactualisation et transmission

Planchers peints pour figurer une photographie en noir et blanc, musique de Robert M. Lepage traduisant l'obsession de la course vitale de cette femme, jeux de lumière sur une palette de couleur grise, c'est avec une scénographie quasiment inchangée par rapport à l'original de 1994 que la chorégraphe aborde cette reprise des *Choses dernières*.

Pour l'artiste, c'est un immense plaisir de redécouvrir son œuvre avec un autre regard et d'y apporter une nouvelle dimension. «C'est un peu troublant pour moi. Ce solo a vraiment marqué mon histoire de vie, de danse. Je ne l'avais jamais vu de l'extérieur, mais toujours senti de l'intérieur. Se mettre à la place du spectateur et appréhender la manière dont il peut recevoir la pièce, ça fait vivre de grands moments de plénitude et ça a permis de creuser encore plus l'œuvre, de la détailler et de la nuancer. Voir le même travail transmis (au public) par une autre interprète, par ce qu'elle est, par ses expériences comme danseuse, ça ouvre l'horizon.»

À l'encontre du caractère éphémère de la performance, la chorégraphe réalise à quel point la transmission de ses créations et plus généralement des œuvres en danse est importante. «Que cette pièce-là puisse exister en se transformant, je trouve ça très riche, affirme-t-elle. Je sens que c'est important que je transmette mes pièces, qu'elles soient aussi vécues par d'autres danseurs, d'autres corps. Il est bon d'aller vers de nouvelles choses, mais il est nécessaire que des pièces soit revues aussi.»

Quant à ses projets futurs pour la compagnie Lucie Grégoire Danse, fidèle à sa démarche de dépassement, elle compte aller chercher ses inspirations dans les déserts volcaniques de l'Islande, en rapporter des sensations singulières, les mettre en mouvement et continuer à véhiculer son approche de la danse à ses interprètes.

Avec *Les Choses dernières*, ne se clôt pas un chapitre, mais les horizons s'ouvrent vers de nouvelles avenues chorégraphiques qui se constituent en résistance contre l'éphémère et l'oubli, à brève-pourpoint de ce que décrit Paul Auster dans une citation que Lucie Grégoire décide de retenir pour illustrer sa pièce: «Ce n'est pas que les choses disparaissent mais lorsqu'elles sont parties, le souvenir qu'on en avait s'évanouit aussi. Des zones obscures se forment dans ton cerveau.» À elle de raviver une de ces zones d'ombre. D'une œuvre chorégraphique majeure inspirée de la littérature, en conserver et en transmettre les richesses en donnant une nouvelle vie à cette précieuse archive.

Les Choses dernières

Chorégraphie de Lucie Grégoire. Une production de Lucie Grégoire Danse. À l'Agora de la danse les 9, 10 et 11 mars à 20 h et le 12 mars à 16h.

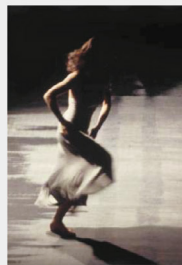
VIDÉO



Isabelle Poirier (© Angelo Barabbi)



© Angelo Barabbi



Les Choses dernières



Lucie Grégoire dans Les Choses dernières, 1994

Nathalie de Han, « *Les Choses dernières : [re]création* », *DFDanse*, 7 mars 2016, Montréal



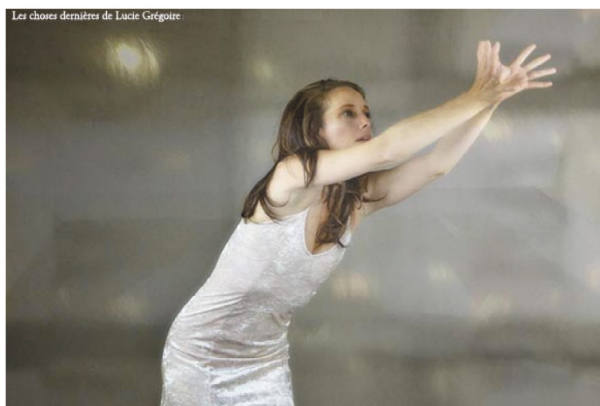
Les choses dernières : [RE] CRÉATION

Les choses dernières de Lucie Grégoire

Présenté par l'Agora de la danse

© www.dfdanse.com

Lucie Grégoire souligne les 30 ans de sa compagnie avec la re- création et la transmission d'une œuvre phare de son répertoire, *Les choses dernières* (1994). Avec Isabelle Poirier comme interprète. Présenté du 9 au 12 mars, à l'Agora de la danse.



« Cette pièce n'a cessé de m'habiter depuis sa création en 1994 et il me semble qu'elle est encore plus actuelle de nos jours... » Commence la chorégraphe montréalaise. Elle poursuit : « J'ai toujours souhaité reprendre **Les choses dernières** ; alors, quand est venu le temps de choisir ce que je ferais pour souligner le 30e anniversaire de ma compagnie **Lucie Grégoire Danse**, j'ai pris très rapidement et très facilement ma décision ». Il ne faut alors pas plus de quinze minutes à la chorégraphe pour se remémorer l'ensemble des pas, ce qui la confirme dans la justesse de son intuition.

La pièce **Les choses dernières** est librement inspirée d'un roman de Paul Auster, *Le pays des choses dernières*, rappelle Lucie Grégoire. L'auteur de *L'invention de la solitude* et de la *Trilogie new-yorkaise* y campe une dystopie effrayante, un monde terrible où l'individu est devenu trop faible et affamé pour même songer à se rebeller. Dans cet univers de fin du monde, une silhouette : celle d'Anna Blume, qui cherche sans relâche son frère disparu. Elle erre, fragile, et tente de survivre aussi dignement que possible, sans céder à l'abjection ambiante. Son personnage, l'état d'urgence, sa résilience accrochent l'imagination de la chorégraphe. Placer un pas devant l'autre, continuer coûte que coûte, pour ne pas tomber car on ne pourrait plus se relever, récite Lucie Grégoire. « Cette image de Paul Auster m'a inspirée et longtemps habitée... Et, à l'évidence, elle m'habite encore ».

Dfdanse - Les choses dernières : [RE] CRÉATION -Les choses dernières de Lucie Grégoire

La vie est bien sûr magnifique, mais elle amène son lot de défis et avancer est parfois difficile, que ce soit dans le milieu de la danse ou dans le détail du quotidien, fait la chorégraphe qui se défend bien de danser sa vie sur scène. Mais il y a très certainement un lien avec mon vécu, même s'il ce n'est pas aussi extrême, concède-t-elle. « Je transmets et je crée par nécessité et c'est cette urgence que j'entendais dans la voix d'Ana Blume - son personnage existait d'ailleurs déjà à l'état d'esquisse dans mes œuvres précédentes mais il aura fallu cette œuvre pour le faire émerger » confie la créatrice qui a vécu à plusieurs années à New York où le schéma du monde que dépeint *Le pays des choses dernières* est déjà bien visible.

Étape transmission

Lucie Grégoire est professeur à l'École de danse contemporaine de Montréal depuis 1990 et l'enseignement fait partie intégrante de sa recherche artistique. Elle élabore : « Transmettre l'œuvre à une nouvelle interprète me permet de revisiter la pièce à travers l'interprétation qu'**Isabelle Poirier** en donne ; Isabelle n'est pas du tout identique à moi, elle est grande et blonde, son énergie est différente mais je savais que c'était elle qu'il fallait choisir ». Le tandem a travaillé l'apprentissage des mouvements dès septembre et jusqu'en novembre. La chorégraphe dit procéder comme un sculpteur, qui rabote et affine son œuvre, partant de la vidéo d'archive tournée en 1994. Elle précise les détails, les intentions, afin qu'il y ait une justesse dans les gestes d'Isabelle Poirier et que celle-ci soit libre dans l'œuvre. Lucie Grégoire remarque : « C'est elle qui donne un nouveau sens à la pièce, c'est très nourrissant, ce sont d'autres états, d'autres sensations que je vis à travers elle tout en restant empathique avec la pièce ».

« Je n'ai pas recréé *Les choses dernières* par nostalgie mais par nécessité intérieure » souffle encore Lucie Grégoire, énumérant la crise des migrants, les territoires qui se ferment, la guerre en Syrie où les gens ont tout perdu. Cet univers du livre de Paul Auster lui semble réalité de nos jours. Toutes ses pièces touchent à l'essence et celle-ci plus particulièrement, analyse la chorégraphe : « La travailler à nouveau me reconnecte avec un souffle très puissant, un souffle qui est encore bien vivant puisqu'une suite est en train d'émerger... ».

Lucie Grégoire a voulu conserver la musique originale son collaborateur de longue date Robert M. Lepage. Les éclairages d'Alain Lortie ont été revus par Marc Parent et Angela Rassenti a refait la peinture du plancher selon les maquettes originales de la scénographe Hélène Lussier. Angelo Barsetti (maquillage, coiffure) et Marc Parent (costumes) complètent l'équipe. Sachez, en terminant, qu'en complément, l'Agora de la danse accueillera au Laboratoire une rétrospective de photographies, de costumes et d'extraits vidéos, de même que le film de la dernière rencontre de Lucie Grégoire avec l'écrivain Paul Auster, réalisé en février 2016 à Brooklyn (NYC). Pour le plaisir de (re) découvrir, par petites touches, l'esthétique de Lucie Grégoire Danse.

Rédigé le 7 mars par **Nathalie de Han**

Information complémentaire

L'Agora de la danse présente :
 Les choses dernières
 chorégraphe : Lucie Grégoire (Lucie Grégoire Danse)
 9, 10, 11, 12 mars 20 h + 16h
 840 Rue Cherrier, métro Sherbrooke
 (514) 525-1500

© Dfdanse, 2001-2016 · Tous droits réservés · ISSN 1705-5083

Mélanie Carpentier, « Se métamorphoser pour mieux survivre », *Le Devoir*,
11 mars 2016, Montréal

LE DEVOIR

LIBRE DE PENSER

CRITIQUE DANSE

Se métamorphoser pour mieux survivre

11 mars 2016 | Mélanie Carpentier - Collaboratrice | Danse



Photo: Sylvie-Ann Paré
C'est Isabelle Poirier qui se glisse dans les pas de Lucie Grégoire pour cette reprise.

Danse

Les Choses Dernières
De Lucie Grégoire. Avec Isabelle Poirier. Musique : Robert M. Lepage. Du 9 au 12 mars à l'Agora de la danse.

Pour célébrer les trente ans de sa compagnie, la chorégraphe émérite Lucie Grégoire a choisi de reconstituer *Les Choses dernières*, œuvre charnière de son parcours, qu'elle avait interprétée et présentée pour la première fois à l'Agora de la danse en 1994. C'est d'ailleurs dans les mêmes lieux que le solo reprend vie, avec une scénographie et une composition restant fidèles à l'original.

Connue pour avoir dansé aux côtés de Marie Chouinard pendant près de huit ans, c'est Isabelle Poirier qui se glisse dans les pas de Lucie Grégoire pour cette reprise. Ce défi n'est pas une première pour l'interprète qui s'était illustrée l'année passée dans la recreation de *Carte postale de chimère* à l'occasion des 25 ans de la compagnie Louise Bédard.

Il y a quelque chose de kafkaïen dans *Les Choses dernières*, une création qui est née de l'impact qu'a eu sur Lucie Grégoire la lecture du roman de Paul Auster, *Le Voyage d'Anna Blume*. C'est cette figure féminine solitaire dans un champ de ruine et l'atmosphère qui se dégage de ce monde en désintégration qu'a décidé de retenir la chorégraphe. Dans son solo qui reflète l'état du monde avec des thématiques de la fuite et du refuge très actuelles, il faudra que le spectre d'Anna Blume se métamorphose pour pouvoir survivre.

Courir dans la ville, ruinée et solitaire

Sur scène, vêtue d'une longue robe de velours noir, avec surprise, la silhouette de la chorégraphe apparaît dans un carré de lumière. Le regard habitué, de sa forte présence scénique, elle offre au public un prélude à la représentation. S'éclipçant de la scène, elle laisse place à Isabelle Poirier, son double pour ce solo, celle-ci parée d'une longue robe lamée grise échancrée dans le dos.

Sur une grande toile quadrillée, le coup de départ d'une course effrénée est lancé. Dans des allers-retours incessants en ligne droite, la danseuse frappe de ses pieds nus un rythme sur le sol. Un sentiment d'urgence s'installe progressivement au fil de cette course soutenue par les cordes d'une musique au caractère obsessionnel composée par Robert M. Lepage.

Visage stoïque, tronc droit, ses longs bras tranchent l'espace de manière impromptue. D'un pas assuré et

martial lorsqu'elle avance, mais fuyant et vulnérable lorsqu'elle recule, la danseuse arrive à concilier en elle deux états d'âme et de corps.

Sensuelle mutation

Entre deux accélérations, on reprend son souffle quand l'interprète se lance dans des valse solitaires. Bras tendu, ses mains dessinent des figures onduleuses dans l'espace. D'une raideur initiale, le mouvement devient soudainement sinueux et sensuel, engageant les hanches, puis oscillant en continu entre ces deux qualités de mouvement.

Dans cette course pour la vie, les sursauts face aux obstacles ne sauront la soustraire à l'inévitable chute. Le corps projeté au sol marque le début d'une mutation, où le corps, rampant et tournant à grande vitesse pour se déplacer, prend des allures animalesques. Arc-boutée, ses jambes comme des pattes d'insectes frétilent en cherchant appui pour se redresser sur ses deux pieds et lui permettre de retrouver pleinement apparence humaine.

Troublant pour ces différentes qualités de mouvement contrastées et pour les changements de rythme opérés dans ces pas, *Les Choses dernières* pose à nouveau son empreinte dans l'esprit des spectateurs. Isabelle Poirier est tout simplement captivante dans ces états de corps où la danse, par des tremblements fébriles, se lit sur sa chair jusqu'au creux de son dos. Une oeuvre saisissante qui concilie avec prodige les contraires et où transparaît une force au coeur de la vulnérabilité, celle de la résilience.

Une démonstration de l'importance de revoir, réactualiser et transmettre ces précieuses oeuvres qui ont su marquer et enrichir la scène québécoise en danse.

Robert St-Amour, « Sur mes pas en danse : Touché par *Les Choses dernières* », *Sur les pas du spectateur* [blogue], 11 mars 2016, Montréal

vendredi 11 mars 2016

Sur mes pas en danse: Touché par "Les choses dernières"

Avant que la représentation commence, de Lucie Grégoire, je ne me souvenais que de son nom, mais pas vraiment de ces oeuvres que j'avais déjà vu d'elle. Une fois que les lumières se soient éteintes dans la salle et allumées sur la scène, les premiers mouvements montrés ont déclenché en moi des souvenirs émotifs forts. Je ressentais de nouveau les moments vécus de "Ciel et Cendres", et pourtant, c'était il y a presque deux ans. Le contact a été instantané et les pas montrés ont fait remonter la trace profonde de cette rencontre précédente, laissée en moi.

Tout au long des moments qui ont suivi, je dirais que j'ai vécu la représentation de "Les choses dernières", plus que j'y ai assisté. Une oeuvre en trois temps, de cette femme "avant" qui peu à peu s'éloigne rapidement de moi pour devenir cette femme "maintenant" occupant frénétiquement ce territoire, semblant passer du désespoir à l'espoir. Nous pouvons apprécier tout le talent de la chorégraphe pour l'utilisation des oppositions. Le tout se terminant par sa transformation après la représentation en cette femme "d'après", qui m'habite (et habitera nombreux spectateurs, j'en suis convaincu) encore plusieurs heures après la fin de la représentation. Dans le feuillet de ce spectacle, on peut lire "Une femme émerge de la nuit comme d'un territoire caché, obscur/Son corps demeure, fugitif à la limite de la transparence." C'est effectivement, ce que j'ai ressenti, soit un corps, une femme, qui a occupé une place dans mon esprit.

Pour produire cet effet sur moi, une grande interprète Isabelle Poirier, totalement investie dans son personnage et les mouvements de la chorégraphe Lucie Grégoire. Pour en amplifier la perception, une scène nue avec très peu d'artifices techniques, sinon des éclairages, (nommé peinture scénique dans le feuillet), de Hélène Lussier, recréé par Angela Rassenti et une musique en parfaite symbiose avec le propos de Robert M. Lepage.

De ces allers retours frénétiques, en entrée de jeu, jusqu'à la finale, nous sommes des captifs captivés des états de corps exprimés. Pourra-t-elle s'échapper de l'oubli, de notre oubli ?

Une oeuvre qui marque et qui rappelle aussi que dans notre passé chorégraphique, de très belles oeuvres doivent être re-crées ou à tout le moins représentées. Après "Bagne", plus tôt cette saison, "Les choses dernières" en est un autre très bel exemple et pour cela, un gros merci aussi à l'équipe de l'Agora de la danse.



Photo: Angela Bonatti

Qui êtes-vous ?



Robert st

G+ Suivre 4

[Afficher mon profil complet](#)

Archives du blog

▼ 2016 (45)

▼ mars (10)

- [Sur mes pas en danse: Enchanté par mesdames "La Dé...](#)
- [Sur mes pas en danse: "Avec pas d'oeur", mais ple...](#)
- [Sur mes pas imprévus en danse: "Native Girl Syndro...](#)
- [Sur mes pas en danse: "Cake" glacé épais](#)
- [Sur mes pas en danse: Touché par "Les choses derni...](#)
- [Sur mes pas en danse l'an prochain: La saison 2016...](#)
- [Sur mes pas au cinéma: "Avril et le monde truqué"](#)
- [Sur mes pas au cinéma : "10 secondes de liberté"](#)
- [Sur mes pas en danse hors sentier avec Lara Kramer...](#)
- [Retour sur mes récents pas de lecteur : "L'Envie" ...](#)

▶ février (19)

▶ janvier (16)

▶ 2015 (5)

Raphaëlle Occhietti, « Le voyage d'Isabelle Poirier. *Les Choses dernières*, de Lucie Grégoire », *The Art & Opera Review*, 17 mars 2016, Montréal

The Art and Opera Review

Accueil
À propos
Les auteurs

Le voyage d'Isabelle Poirier. Les choses dernières, de Lucie Grégoire.

Posted by [Raphaëlle Occhietti](#) on mars 17, 2016 · [Laisser un commentaire](#)

« Je ne m'attends pas à ce que tu comprennes.

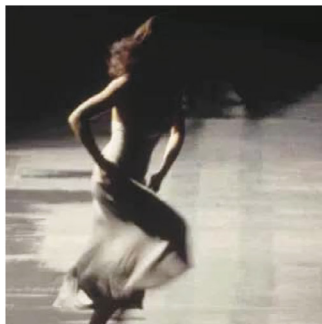
Tu n'as rien vu de tout cela, et même si tu essayais, tu ne saurais l'imaginer. »

Paul Auster, [Le voyage d'Anna Blum](#)

-

Il y a 22 ans, en 1994, Lucie Grégoire interprète dans ce même lieu, à l'Agora de la Danse de Montréal, sa nouvelle création *Les choses dernières*; chorégraphie librement inspirée du roman de Paul Auster : *le voyage d'Anna Blum*, paru 7 ans plus tôt.

Aujourd'hui, la compagnie *Lucie Grégoire Danse* nous offre la possibilité de (re)découvrir cette création en l'honneur de son 30ème anniversaire.



Les choses dernières / Lucie Grégoire Danse
© Angelo Barsetti

Chorégraphe-interprète Montréalaise, très appréciée et reconnue pour les qualités de sa démarche, de sa danse et de ses mises en scène, Lucie Grégoire fait s'effondrer les frontières entre les arts visuels, littéraires et musicaux en puisant son inspiration à travers ceux-ci, et d'une certaine manière, en les rendant présents sur scène. Dans ses œuvres qui se construisent autour de la dualité, elle cherche à dévoiler la puissance du contact entre deux contraires, cette fois-ci : ce qui demeure, ce qui change.

« Inspirer par l'immensité des espaces désertiques, la lumière, le silence, le temps en suspend, je transpose une identité, celle du solo, en une autre entité, celle de la masse traversant un espace naturel ». Cette phrase de Lucie Grégoire, expliquant sa démarche artistique, décrit à elle seule parfaitement sa création. Une création à faire ressortir les angoisses, à travers le spectacle d'une course éperdue dans un infini ressemblant d'avantage à une prison. Dans un décor prouvant la puissance de la sobriété, une femme vêtue d'une robe de soirée se débat sans cesse. Noyée dans un jeu d'ombres et de lumières, qui donne à l'espace une sensation angoissante d'éternité, entourée par la composition musicale répétitive de Robert M. Lepage, cette femme court, court, court, court, et court encore...

« Je mets un pied devant l'autre et j'espère pouvoir recommencer. Rien de plus que ça. Il faut que tu comprennes comment ça ce passe pour moi à présent. Je me déplace. Je respire l'air qui m'est donné, quel qu'il soit. Je mange aussi peu que possible. On a beau dire, la seule chose qui compte est de rester sur ses pieds » Paul Auster; [Le voyage d'Anna Blum](#).

C'est ainsi que Lucie Grégoire marque les 30 ans de sa compagnie. Malgré le nombre de chorégraphies réalisées dans sa carrière, re-créer celle-ci lui est apparu comme une évidence, retrouvant les pas et les gestes qui la composent après tant d'années, sans même avoir besoin d'archive. Mais c'est aussi la résonance actuelle du thème du roman, et donc, de cette création, qui l'a poussée à la remettre sur scène.

« J'ai plusieurs solo marquants, mais la thématique de celui – ci me paraît encore très actuelle à l'échelle planétaire. Il parle d'état d'urgence, de survie, de migration, de territoire fermé... Je sens qu'il est encore plus actuel que lorsque je l'ai réalisé en 1994. » Lucie Grégoire

Car, de quoi parle le roman?

C'est la lettre d'une jeune femme, dont le frère journaliste a disparu. Il enquêtait sur une terre dont il n'est jamais revenu. Partant à sa recherche, elle se retrouve sur une terre dont elle ne peut sortir. Enfermée dans un espace où rien n'est stable, où tout change, constamment... « *Même les pensées que l'on porte en soi* » disparaissent. Un espace où tout ce qui disparaît ne revient jamais : Ce sont les choses dernières. Enfermée dans ce monde, elle arpente les rues à la recherche de son frère, dans une course éperdue dont on ne connaît pas la chute.

C'est une longue description de ce monde apocalyptique au goût amer de réalité, ce monde où « *Ce n'est pas seulement que les choses disparaissent, mais lorsqu'elles sont parties, le souvenir qu'on en avait s'évanouit aussi. Des zones obscures se forment dans le cerveau* ».

Et c'est à travers le corps d'une nouvelle interprète, Isabelle Poirier, que Lucie Grégoire a pu ré-arpenter cette histoire. Elle transpose ses gestes sur le corps d'une autre, et en même temps, sa position d'interprète à celle de spectateur. Cette nouvelle approche, qui lui a permis, à son tour, de redécouvrir sa création, lui a également permis d'apporter une nouvelle subtilité à son travail. Car comme on nous l'a si bien expliqué en préambule du spectacle : « *Une œuvre, comme elle est vivante, peu changer* ». La pièce n'a cependant subi aucun changement véritable.

À la suite du spectacle, le public fut invité à découvrir une exposition rassemblant les photos, vidéos, costumes retraçant la carrière de Lucie Grégoire, ainsi qu'un entretien filmé avec l'auteur du livre dont elle s'est inspirée, et un magnifique texte de la chorégraphe, où les mots sont à la hauteur de ses gestes. Bien que le spectacle soit complet et possède déjà une file d'attente importante, vous pouvez vous consoler d'avoir manqué cette merveille en découvrant cette belle rétrospective à l'*Agora de la Danse*.

Auteure : Louise Gros

Image de garde : © Angelo Barsetti

Les Choses dernières, Agora de la Danse, Montréal (Canada)

Du 9 au 12 mars 2016

Liens :

<http://www.luciegregoiredanse.ca>

<http://www.agoradanse.com/fr>

Filed under *Danse contemporaine* · Tagged with *Agora de la danse, Lucie Grégoire, Paul Auster*

The Art and Opera Review · Effervescence culturelle montréalaise et par delà les frontières

Créez un site Web ou un blog gratuitement sur WordPress.com. Thème Structure.

Jessica Perry, « Quand le corps remplace les mots », *DFDanse*, 17 mars 2016, Montréal



Quand le corps remplace les mots

Les choses dernières : [RE] CRÉATION de Lucie Grégoire

Présenté par l'Agora de la danse

© www.dfdanse.com

Les choses dernières était présentée à L'Agora de la danse du 9 au 12 mars dernier. Transmission du matériel de la pièce de 1994 par Lucie Grégoire, par la magnifique interprète Isabelle Poirier. Ayant franchi l'air du temps, cette œuvre est toujours d'actualité dans notre réalité changeante et toujours pleine de surprise. Qu'est-ce qui demeure, persiste, mais change, grandit, vieillit... ?



cherche éperdument son frère disparu. Son corps, tendu, est pris dans une spirale sans fin qui avance et recule, les yeux écarquillés d'incertitude. Ses doigts emmaillotés, ses mains tranchantes, prédominent la danse, puissante et contrôlante. Elles se précisent doucement, modulant et laissant des traces dans l'espace.

L'éclairage narratif qui change l'espace vide, traçant un paysage sur un sol où les âges ont passé, où les événements l'ont gravé, usé. Accompagnant ces lumières, la musique tout aussi subjective de **Robert M. Lepage** nous emporte encore plus dans cette narration du monde qui se construit instantanément devant nous. Les changements doux et diffus des tons lumineux nous transportent ailleurs et viennent accompagner d'une main de maître la gestuelle énormément chargée que nous livre brillamment la danseuse.

Habitée d'une multitude de pensées, d'émotions, Poirier nous fait comprendre son intérieur et son ressenti entièrement par le corps, à travers le mouvement. Le pouvoir d'être et de ce qui est, tout simplement. L'intention et son intensité passait par là et une justesse inégalée en est ressortie, ne pouvant se cacher derrière aucun autre motif que ce qu'elle est. Tout au long, elle semble se battre sans relâche, essouffée, habitée d'un certain désespoir qui la pousse à chercher le peu de croyance qui se cache quelque part, possédant cette petite lumière interne qui lui dit que ce n'est sûrement pas terminé.

À travers la raideur, la tension et la charge énergétique, mais aussi la fluidité et un côté sensuel, elle nous transporte à de multiples endroits inconnus grâce à sa clarté et sa sensibilité renversante. Sa chair tellement habitée qu'elle semble trembler, sur le point de se désintégrer. Captivante, majestueuse, elle nous laisse complètement éblouir par la façon dont elle laisse les sensations traverser sa peau, son regard et chaque facette d'elle-même. Pour cette reprise d'une œuvre ma foi intense et exigeante, Isabelle Poirier a su rencontrer le défi de manière absolument fascinante et avec une authenticité remarquable.

Comme quoi la reprise d'une pièce chorégraphique peut être intéressante et stimulante, que le répertoire peut servir à faire renaître les œuvres sous un nouveau jour. Tout est possible.

Rédigé le 17 mars par **Jessica Perry**

EC2 espaces
chorégraphiques 2

www.espaceschoregraphiques2.com

BOÎTE CHORÉ- GRAPHIQUE